Vacquerie, Auguste
Les funérailles de
l'honneur

PQ
2458
V3F85

LES FUNÉRAILLES

DE

L'HONNEUR

DRAME EN SEPT ACTES

PAR

AUGUSTE VACQUERIE

Prix : 2 francs

PARIS
LIBRAIRIE NOUVELLE
BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A BOURDILLIAT ET Cie, ÉDITEURS

1861

LES FUNÉRAILLES

DE

L'HONNEUR

DRAME EN SEPT ACTES

Représenté sur le théâtre de la Porte Saint-Martin
le 30 Mars 1861.

Droits de traduction et de représentation réservés.

LES FUNÉRAILLES

DE

L'HONNEUR

DRAME EN SEPT ACTES

PAR

AUGUSTE VACQUERIE

PARIS

LIBRAIRIE NOUVELLE

15, BOULEVARD DES ITALIENS, 15

—

1861

PD
2418
1385

PERSONNAGES

	ACTEURS Qui ont créé les rôles.
DON PÈDRE	MM. CLARENCE.
DON JORGE DE LARA	ROUVIÈRE.
DON MANUEL	CHARLY.
ZORZO	VANNOY.
MUDARRA	JOSSE.
MARTIN HIAZ	BOUSQUET.
ESTOBAN	MERCIER.
GIL FABIEN	A. LOUIS.
AUGUSTIN	P. ALHAISA.
DIONIS	CALISTE.
TROMBALGO	AUBER.
L'ALCADE MAYOR	E. CAPON.
UN MOINE	LANSOY.
BÉATRIX	Mmes MARIE LAURENT.
FLORINDE	VIGNE.

LIBRARY
FEB 2 1974

ÉMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

AUX JEUNES

LES FUNÉRAILLES

DE L'HONNEUR

ACTE PREMIER

Terrasse aboutissant au Guadalquivir. Au fond, la silhouette noire de Séville. A droite, un palais illuminé d'où sortent par moments des gens richement parés.

SCÈNE PREMIÈRE

Paraissent L'ALCADE-MAYOR et ESTEBAN.

L'ALCADE.

Sur cette terrasse, nous serons seuls. Parle, à présent.

ESTEBAN.

Seigneur alcade, je crois que nous tenons don Manuel.

L'ALCADE.

L'infant!

ESTEBAN.

Oui.

L'ALCADE.

Si tu dis vrai, demande-moi ce que tu voudras. Comment l'as-tu déniché?

ESTEBAN.

Ce serait trop long à vous conter dans ce moment. Vous savez bien, ce petit page?

L'ALCADE.

De dona Florinde?

ESTEBAN.

Que j'avais remarqué pour aller et venir un peu souvent? que j'avais suivi? inutile; je ne sais pas comment il s'y prenait, mais il vous entortillait dans les ruelles, et, tout à coup, à l'angle d'un mur, il disparaissait, plus de page, le diable l'avait escamoté. Ça devenait monotone. Donc, un soir, il y a huit jours, au lieu de trouver sur sa route des hommes, il y a trouvé une femme. Seize ans, et des yeux! Si bien que, cette fois, au lieu de fuir, il a poursuivi. Je vous passe les détails. La fille reconduite chez elle; ardeur du page, vertu de la fille; huit jours là-dessus...

L'ALCADE.

L'amour du page devenu de la passion.

ESTEBAN.

Ils se voyaient tous les jours. Ce matin, colère de la fille: elle s'était informée du page et venait d'apprendre qu'il sortait mystérieusement toutes les nuits. Où allait-il? chez quelque maîtresse, sans doute. Jalousie, fureur, défense de jamais reparaître. Le page a juré énergiquement qu'il n'allait chez aucune femme; mais elle a haussé les épaules et a montré sa porte. Alors il lui a dit qu'il allait chez l'infant. Elle ne l'a pas cru sans preuve. L'amoureux, après lui avoir fait promettre solennellement le secret, lui a dit de venir le soir même à une maison qu'il lui a indiquée, et qu'il lui ferait voir l'infant. Et voilà, seigneur alcade, à quoi servent les femmes.

L'ALCADE.

Partout où il y a une femme, il y a la perte d'un homme.

ESTEBAN.

C'est pourquoi, ce soir, quand le page a ouvert à la fille, c'est moi qui suis entré. Dix hommes m'accompagnaient à distance. Le page a crié, j'ai entendu une voix dans une chambre voisine, des pas, une fenêtre qui s'ouvrait, je me suis précipité, j'ai vu quelqu'un qui sautait, j'ai sauté après lui, je l'ai pourchassé de rue en rue, et j'allais l'atteindre, lorsqu'il est arrivé devant ce palais. La foule était grande sur la place, à cause de la fête. Il s'y est jeté. Et voulez-vous que je vous dise ma pensée? je crois qu'il est entré ici.

L'ALCADE.

Ici?

ESTEBAN.

Il m'a semblé le voir se glisser dans un groupe qui entrait.

L'ALCADE, riant.

Chez dona Beatriz de Lara! L'asile serait singulièrement choisi.

ESTEBAN.

Il n'avait pas le choix. La première porte ouverte a été la bonne.

L'ALCADE.

En ce cas, il est à nous! Va vite et reviens avec cinquante hommes. Tu les laisseras d'abord aux portes, et tu viendras m'avertir. Tu es un bon chien de chasse. Va. — Esteban! Il va probablement faire avertir dona Florinde. Il payera quelque valet. Si elle allait accourir ici, elle pourrait nous être utile. Fais surveiller sa rue. Va maintenant. (Esteban sort.)

L'ALCADE, seul.

Ah! infant don Manuel! Le roi ne dira plus que je ne sais pas mon métier. Cache-toi dans la foule ou dans les jardins, tu ne m'échapperas pas. (Il sort. — Entre don Jorge de Lara; dona Beatriz le suit.)

SCÈNE II

DONA BEATRIZ, DON JORGE.

DONA BEATRIZ.

Où t'en vas-tu ?

DON JORGE.

Je ne m'en vais pas, ma mère. Je viens seulement respirer un peu sur cette terrasse.

DONA BEATRIZ.

J'y viens avec toi. Mes invités comprendront qu'une mère qui revoit son fils après deux ans a bien le droit d'être un peu avec lui. Sais-tu combien cela dure, deux ans? Non, tu ne le sais pas ; ce n'est pas aussi long pour les fils que pour les mères. Cette guerre d'Aragon ne finira donc jamais ! La nuit, je me réveillais en sursaut et j'entendais distinctement l'horrible bruit des épées. Quand tu as été blessé, je ne recommencerais pas la semaine que j'ai eue. Tout en tremblant, j'étais fière. Capitaine-grand, à ton âge ! On ne parlait plus que de toi. On disait : il a traversé telle rivière ; il entrera demain dans telle ville ; et tu y entrais le soir. On ne savait plus que ton nom. Moi, ce qui était ma meilleure joie, c'était ton humanité envers les enfants et les femmes. Mon Jorge ! Le jour où tu as sauvé ces malades d'un village incendié, j'ai presque remercié Dieu de notre séparation. Mais à présent c'est assez. Ne t'imagine pas que tu pourras repartir bientôt, je t'ai repris, je ne te rends plus. Je ne vais pas être une mère facile. Je vais être très-méchante, je ne vais plus vouloir me passer de toi.— Allons, il faut que je retourne à ma fête. Suis-je folle d'avoir donné une fête pour ton retour ! Nous ne nous appartenons plus. Je retrouve mon fils, je le partage avec Séville ! Oh ! demain, nous nous enfermerons, je t'aurai à moi toute seule, je serai avare de toi. Mon Jorge ! quel bonheur de te ravoir ! Je te trouve grandi. Tu ne rentres pas avec moi ?

DON JORGE.

Tout à l'heure.

DONA BEATRIZ.

Tout de suite. Je voudrais ne pas perdre une minute de toi. Et toi, tu n'as donc pas besoin de ta mère? Non. Tu n'es pas très-content de me revoir. Tu ne ris pas. Moi, tiens, je ris et je pleure. Viens, tu as assez respiré. Tu n'es pas malade?

DON JORGE.

Non.

DONA BEATRIZ.

Tu n'es pas triste?

DON JORGE.

Non.

DONA BEATRIZ.

Tu n'as rien contre moi?

DON JORGE.

Contre vous, ma mère !

DONA BEATRIZ.

Ni contre personne?

DON JORGE.

Contre personne.

DONA BEATRIZ.

Alors, viens.

DON JORGE.

Tout à l'heure.

DONA BEATRIZ.

Tu vois que tu as quelque chose! Ne cherche pas à me tromper. Je t'ai observé ce soir. On s'empressait autour de toi, on t'acclamait, les jeunes femmes montaient sur les bancs pour te voir mieux, l'air s'embrasait de ton éloge: tu restais froid, comme un homme préoccupé. Et tout à coup tu es sorti et tu es venu sur cette terrasse déserte. Dis-moi ce que tu as.

DON JORGE.

Ma mère, que s'est-il passé ici en mon absence ?

DONA BEATRIZ, tressaillant.

Que veux-tu dire ?

DON JORGE.

Eh bien, oui, j'ai un ennui. Sans grand motif. Mais je suis fâché que don Sanche ne soit pas venu ce soir.

DONA BEATRIZ.

Il n'est pas venu ?

DON JORGE.

C'était mon camarade d'enfance. En arrivant, j'ai couru chez lui. Je lui ai trouvé un air singulier. Je l'ai prié à votre fête. Il s'est excusé.

DONA BEATRIZ.

Ah ! — Il était peut-être engagé.

DON JORGE.

J'avais commencé par lui demander ce qu'il faisait ce soir. Il m'avait répondu : rien. C'est quand je lui ai parlé de votre fête qu'il s'est souvenu d'un empêchement.

DONA BEATRIZ.

Il a pu ne s'en souvenir qu'alors.

DON JORGE.

Sans doute. J'aurais préféré qu'il pût venir.

DONA BEATRIZ.

Que crains-tu ?

DON JORGE.

Je ne sais. Vous connaissez la sévérité de don Sanche. Mais pourquoi refuserait-il de venir chez moi? Ce ne peut pas être parce que je suis revenu avant la fin de la guerre.

DONA BEATRIZ, vivement.

Si! c'est à cause de cela!

DON JORGE.

Mais il y a une trêve.

DONA BEATRIZ.

N'importe! Don Sanche est si bizarre! Il exagère tout. C'est à cause de ton retour! certainement!

DON JORGE.

Non, ce n'est pas sa raison. Je me rappelle maintenant que...

DONA BEATRIZ.

Tu vois qu'on peut se rappeler une chose tout à coup!

DON JORGE.

Je me rappelle qu'il m'a parlé de mon retour et qu'il m'a dit que j'avais bien fait de revenir. Il a même insisté là-dessus.

DONA BEATRIZ.

Ah! il a insisté?

DON JORGE.

Oui, il m'a répété plusieurs fois qu'il se réjouissait de mon arrivée, que j'avais été absent assez longtemps, qu'il ne fallait plus repartir, que ma place était ici.

DONA BEATRIZ.

Il t'a dit que ta place était ici?

DON JORGE.

Ainsi, ce n'est pas mon retour qui l'a empêché de venir ce soir.

DONA BEATRIZ.

C'est l'engagement qu'il avait ailleurs. Il en avait un évidemment. Puisque tu t'es rappelé, aussi toi, ce qu'il t'avait dit de ton retour! Il avait promis, il ne pouvait pas manquer, il est pardonnable, seulement, à ta place, je n'irais plus chez lui. Il viendra une

autre fois. Ou il ne viendra pas. Que nous importe don Sanche ? Est-ce que la maison est vide sans don Sanche ? Pour moi, avec toi seul, elle est pleine. Oh ! je ne demande pas à te suffire, mais je voudrais cependant exister un peu pour toi et que, quand tu me revois après une si longue absence, tu pusses te contenter de moi au moins les premiers jours. Nous allons rentrer ensemble, et tu vas voir comme on refuse de venir chez nous, et la foule t'étouffera pour ta peine de trouver la maison vide, et tu seras cordial aux acclamations, et tu ne penseras plus à don Sanche, et tu seras joyeux. Tu sais, je t'ai toujours reproché d'être trop grave, de ne pas aller avec ceux de ton âge, de faire froide mine aux divertissements, de donner à tout l'âpre figure du devoir. Je te serais si reconnaissante d'être heureux ! Oh ! moi, si ton bonheur dépendait du mien, je voudrais n'avoir jamais un chagrin ! Rentrons.

DON JORGE.

Rentrons, ma mère. (Ils vont vers le palais. Dona Florinde entre précipitamment. En voyant don Jorge, elle va à lui.)

DONA FLORINDE.

Don Jorge ! je vous cherchais.

DONA BEATRIZ.

Dona Florinde ! Oh ! viens !

DONA FLORINDE, à don Jorge.

Il faut que je vous parle.

DON JORGE.

Ma mère, je vous rejoins.

DONA BEATRIZ, à part.

Cette femme ici ! Pourquoi ? (Elle sort.)

SCÈNE III

DON JORGE, DONA FLORINDE.

DONA FLORINDE.

Êtes-vous celui que je crois? celui que le péril attire? celui qui ne sait pas refuser un service à une femme? celui dont l'épée redoutable et bonne est toujours de l'avis du plus faible?

DON JORGE.

Je suis don Jorge de Lara.

DONA FLORINDE.

S'il y avait un homme en danger de mort, un malheureux homme qui, sachant sa tête mise à prix en Castille, y fût venu cependant, si cet homme était à Séville, si on l'avait reconnu et dénoncé, si les portiers des murs étaient avertis, si, espionné, cherché, traqué, chassé par toute la meute des alguazils, forcé dans sa dernière retraite, fuyant la nuit dans les rues, il allait être pris, être assassiné!...

DON JORGE.

Madame, cet homme serait un rebelle.

DONA FLORINDE.

C'est l'infant don Manuel.

DON JORGE.

Ah! ce traître!

DONA FLORINDE.

Je suis sa femme.

DON JORGE.

Vous êtes?...

DONA FLORINDE.

Dona Florinde d'Aguilar. Nous nous sommes mariés secrètement. C'est pour cela qu'il est venu à Séville, malgré moi.

DON JORGE.

On m'avait dit, en effet, qu'il était venu pour cela, et que vous étiez très-riche.

DONA FLORINDE.

Don Jorge ! — Vous allez secourir mon mari.

DON JORGE.

Don Manuel ?

DONA FLORINDE.

Il le faut.

DON JORGE.

Je vous plains, senora, et je me repens de ce qui m'est échappé sur don Manuel, puisque vous êtes sa femme ; mais don Manuel s'est révolté, et moi, je serai toujours loyal serviteur du roi.

DONA FLORINDE.

Vous croyez ?

DON JORGE.

Je crois.

DONA FLORINDE.

Vous l'aimez donc bien, le roi ?

DON JORGE.

Oui, je l'aime. Non pas par reconnaissance et parce qu'il m'a fait capitaine-grand de la guerre d'Aragon, mais parce que don Pèdre est un vrai roi. Redoutable aux mauvais, qu'importe aux bons ? La clémence, on la lui a arrachée du cœur dès l'enfance. Don Manuel et les autres bâtards de son père étaient tout ; ils suivaient le roi aux batailles contre les Mores ; ils avaient les cuirasses brillantes, les clairons, les bannières, les hommes d'armes ; lui, oublié à Séville, il vivait dans l'ombre et dans l'humiliation, seul avec sa mère outragée. Et,

son père mort, quelles luttes ! Obligé de conquérir son propre héritage. Tous ses frères contre lui. Livré par sa mère ! Il a dû se défendre comme on l'attaquait, se faire impitoyable; tant pis pour ceux qui ont besoin de pitié, les bons n'ont besoin que de justice. Et quant à la justice, ceux qui diraient que don Pèdre en manque ne se croiraient pas eux-mêmes.

DONA FLORINDE.

C'est par amour pour don Pèdre que vous refusez de servir don Manuel ?

DON JORGE.

Ce n'est pas seulement par fidélité à don Pèdre, c'est par fidélité à la Castille. Don Manuel a ouvert l'Espagne à l'étranger!

DONA FLORINDE.

Vous refusez ?

DON JORGE.

Je refuse.

DONA FLORINDE.

Prenez garde, don Jorge ! je peux vous y décider.

DON JORGE.

A être le complice de don Manuel ?

DONA FLORINDE.

Je le peux.

DON JORGE.

Vous pouvez m'ôter l'honneur ?

DONA FLORINDE.

Je peux vous le rendre !

DON JORGE.

Vous allez m'expliquer cette parole, dona Florinde ! Me rendre l'honneur ! Mais non, c'est à cause de ce que je vous ai dit de votre mari, vous avez voulu me rejeter mon injure. Ne recommencez pas.

Il y a des choses que je ne permettrais pas, même à une femme. C'est que, voyez-vous, s'il y avait jamais sur mon honneur, je ne dis pas une tache, mais l'ombre d'une ombre!... Celui qui rêverait, oui, qui rêverait seulement, qu'on a touché à mon nom — ferait bien de ne pas me dire son rêve. Et celui qui m'aurait outragé...

DONA FLORINDE.

Même si c'était don Pèdre?

DON JORGE.

Que voulez-vous dire?

DONA FLORINDE.

Je vous demande ce que vous feriez à don Pèdre?

DON JORGE.

J'ai deux rois : don Pèdre et l'honneur. Tant qu'ils sont d'accord, j'obéis à tous deux ; mais le jour où ils ne s'entendraient pas, je n'aurais qu'un roi : l'honneur!

DONA FLORINDE.

Bien sûr?

DON JORGE.

Que savez-vous?

DONA FLORINDE.

Répondez d'abord. Donc, si l'infant vous demandait de le faire sortir de Séville, vous ne consentiriez pas?

DON JORGE.

Non.

DONA FLORINDE.

Et s'il vous demandait moins? S'il frappait à votre porte et vous priait seulement de le cacher dans votre palais, jusqu'à ce que je lui aie trouvé une occasion de salut?

DON JORGE.

Je laisserais ma porte fermée.

DONA FLORINDE.

Et si votre porte était ouverte, et si vous n'étiez pas là pour lui dire que votre hospitalité si vantée est un mensonge, et s'il avait confiance dans la fierté de votre seuil, et s'il entrait?

DON JORGE.

Qu'il ne fasse pas cela!

DONA FLORINDE.

Le livreriez-vous?

DON JORGE.

Qu'il ne vienne pas! Hors d'ici, c'est l'ennemi de mon pays; chez moi, ce serait mon hôte!

DONA FLORINDE.

Vous ne le livreriez pas?

DON JORGE.

Qu'il ne vienne pas ici!

DONA FLORINDE.

Il y est!

DON JORGE.

Chez moi! lui! Je le défendrai, le misérable! Mais il me payera cher ailleurs la nécessité où il me met de protéger une félonie! C'est bien. Maintenant, dites-moi vite la chose que vous savez.

DONA FLORINDE.

Non. Cela ne m'est plus nécessaire, puisque vous ne livrerez pas l'infant.

DON JORGE.

Mais cela m'est nécessaire, à moi! J'exige!... (Bruit et cris dans le palais.)

DONA FLORINDE.

Écoutez! qu'est ce tumulte?... Don Manuel! (L'infant entre en fuyant.)

SCÈNE IV

LES MÊMES, L'INFANT, L'ALCADE-MAYOR, ESTEBAN, INVITÉS, SERVITEURS, — puis DONA BEATRIZ.

L'ALCADE, poursuivant l'infant.

Esteban ! Esteban ! (Esteban paraît l'épée à la main et barre le passage à l'infant. La foule des invités sort du palais et remplit la terrasse.)

L'ALCADE.

Infant don Manuel, je vous arrête !

DON JORGE.

Qui parle d'arrêter quelqu'un chez moi ?

L'ALCADE.

Comte, c'est un traître.

DON JORGE.

C'est mon palais qui serait un traître s'il livrait ceux qui se fien à lui ! (L'alcade fait un signe à Esteban qui disparaît. — Don Jorge à l'infant.) Vous êtes mon hôte.

L'INFANT.

Merci, comte; mais regardez. (Il lui montre Esteban qui est revenu avec une troupe.)

DON JORGE.

Chez moi ! des alguazils ! Alcade, tu me payeras ceci ! (Il tire son épée.)

L'INFANT.

Tout serait inutile.

DON JORGE.

Il n'est pas inutile de mourir pour son hôte !

DONA FLORINDE.

Merci !

DON JORGE, à l'alcade.

Le sang coulera si tu veux, mais tu ne l'auras pas !

L'ALCADE.

C'est ce que nous verrons. (Aux alguazils.) Allons !

DON JORGE.

Mes serviteurs ! à moi ! les lames hautes ! Et vous tous ! étant invités ici, vous y êtes chez vous ; c'est donc votre maison qu'on insulte ; défendez-la !

L'ALCADE.

Quiconque fait un pas devient rebelle au roi ! (Tous reculent.)

DONA FLORINDE.

Lâches !

DON JORGE.

Pas même mes valets ! Çà, à qui donc obéit-on ici ? A qui est cette maison ? Je me croyais chez moi ! Je mettrai le feu à ce palais infâme ! (A l'infant.) N'importe, on ne vous prendra pas !

L'ALCADE.

Qui m'en empêchera ? (Il s'avance avec ses hommes.)

DONA BEATRIZ, se précipitant entre don Jorge et l'alcade.)

Moi !

DON JORGE.

Ah ! venez, ma mère ! vous voyez ce qu'on fait de notre maison ?

DONA BEATRIZ.

Sois tranquille. (Elle emmène l'alcade sur le devant du théâtre.)

DONA BEATRIZ, bas à l'alcade.

Ne touchez pas à cet homme !

L'ALCADE, bas.

Mais vous n'avez donc pas entendu que c'est l'infant don Manuel ?

DONA BEATRIZ.

J'ai entendu que mon fils se ferait tuer ! Prenez l'infant dans la rue, non ici.

L'ALCADE.

S'il ne sort pas ?

DONA BEATRIZ.

Assez de paroles. Mon fils s'étonnerait. Laissez l'infant. Je le veux. (Mouvement de l'alcade.) Quand je vous dis que je le veux !

L'ALCADE.

Madame, j'obéis. (A l'infant.) Soit, restez, jusqu'à ce que le roi ait décidé.

DON JORGE, à part.

D'où vient ce changement? (A dona Beatriz.) Qu'est-ce donc que vous lui avez dit si bas?

DONA BEATRIZ.

Rien, un secret qui peut le perdre et que je sais.

DON JORGE, à part.

Voilà bien des secrets ce soir.

L'ALCADE, à l'infant.

Nous nous retirons, mais nous ne tarderons pas à revenir. Les portes seront gardées et vous n'échapperez pas. Ceci vous perd, au contraire. Votre crainte est un aveu.

L'INFANT.

Attendez ! — Je vais vous suivre.

DONA FLORINDE.

Comment !

L'INFANT.

Merci, dona Beatriz; merci, don Jorge. Je vous ai laissés me protéger, pour que votre hospitalité restât celle qu'elle est. Mais maintenant on ne me prend pas, c'est moi qui me livre.

DONA FLORINDE.

Ne te livre pas!

L'INFANT, bas.

C'est la seule chance. (Haut.) Je montrerai ainsi que je n'ai rien à craindre. Mon frère ne me condamnera pas sans preuves. Quand un soupçon ose s'attaquer à moi, je le regarde en face et je lui fais baisser les yeux.

DON JORGE.

C'est votre volonté?

L'INFANT.

Venez, alcade. (Il sort avec les alguazils).

DONA FLORINDE.

Oh! je te sauverai malgré toi! (Elle regarde don Jorge, qui a les yeux fixés sur sa mère.)

DONA BEATRIZ, à part.

Qu'est-ce que Jorge va penser?

DONA FLORINDE, venant à don Jorge.

La nuit prochaine, à deux heures, rue San-Jose.

DON JORGE.

Pourquoi?

DONA FLORINDE.

Pour savoir comment votre mère fait obéir les alcades.

FIN DU PREMIER ACTE

ACTE DEUXIÈME

La nuit; une rue. — A gauche, une maison avec un balcon de fer; à droite, des arcades.

SCÈNE PREMIÈRE

LE ROI et MUDARRA entrent.

MUDARRA.

N'importe, altesse, ce n'est pas prudent à vous d'aller ainsi dans les rues la nuit.

LE ROI.

N'es-tu pas avec moi?

MUDARRA.

Nous sommes deux; si l'on venait dix?

LE ROI.

Bah! j'ai mon épée — et mon nom. Qui oserait toucher le roi?

Tu t'étonnes, toi More, de me voir faire ce qu'ont fait tous tes califes! Est-ce que ton Haroun-al-Raschid ne passait pas ses nuits dans les rues de Bagdad?

MUDARRA.

Haroun-al-Raschid n'avait pas vos frères.

LE ROI.

Oh! mes frères! ils ne sont pas à Séville,— excepté un, qui aimerait autant ne pas y être.

MUDARRA.

Si ce n'est pour vous, que ce soit pour la Castille, à qui votre vie est si précieuse.

LE ROI.

C'est pour la Castille que je sors la nuit. Roi qui veille, peuple qui dort. Les malfaiteurs hésitent, sentant sur eux un regard invisible, et tremblent de rencontrer la brusque apparition du châtiment. Le flagrant délit n'a pas eu le temps de s'esquiver, que j'arrive et que j'écrase le criminel sur son crime! — D'ailleurs, j'ai aujourd'hui une raison de plus pour sortir et pour sortir seul. Ne veux-tu pas que j'aille à un rendez-vous avec une armée?

MUDARRA.

Celle que vous venez voir ici pourrait venir vous voir à l'Alcazar.

LE ROI.

Dans ce moment, nous sommes obligés à plus de précautions.

MUDARRA.

Que craignez-vous?

LE ROI.

Moi, personne; mais elle craint son fils. Il ne pardonnerait pas à sa mère d'avoir un amant.

MUDARRA.

Même le roi?

LE ROI.

Même le roi.

MUDARRA.

Il y a encore des gens de cette espèce?

LE ROI.

Il n'y en a pas beaucoup d'aussi farouches que lui. Elle fait bien de se cacher, il serait furieux. Son honneur serait capable de tout, même d'un crime. C'est un monstre de vertu.

MUDARRA.

Ce fils ne vous fait pas renoncer à la mère?

LE ROI.

Au contraire. Cela me change un peu, d'aller chez une femme avec ce mystère. Je suis excédé de familles complaisantes : Maria Padilla m'a été donnée par son oncle; Aldonza Coronel m'a été envoyée par son mari. Celle-ci se lève en tremblant, se glisse dans une maison discrète et frissonne pour un rien, comme une fillette à son premier rendez-vous; jusqu'à présent, mes maîtresses n'avaient peur que de moi.

MUDARRA.

Si elle a cette terreur de son fils, comment sort-elle la nuit?

LE ROI.

Elle ne sort pas. Cette maison communique à la terrasse de son palais. Elle n'a qu'une porte à ouvrir. — J'entre; elle m'attend. Ne reste pas ici, on pourrait te remarquer; promène-toi plutôt au bout de la rue; n'approche que si c'est nécessaire. — Je te recommande surtout d'empêcher tout ce qui ferait du bruit, tout ce qui attirerait l'attention. — Ne crains pas pour toi; si l'on t'attaquait, appelle, j'accourrais. A tout à l'heure. (Il entre dans la maison qui a un balcon.)

MUDARRA.

A tout à l'heure! Le temps ne lui semble pas long, à lui! Je vais m'asseoir sous une porte, et tâcher de dormir. (Il s'éloigne.)

SCÈNE II

DONA FLORINDE entre accompagnée d'un homme de quarante-cinq à cinquante ans, balafré, vêtu d'un reste d'habit de guerre raccommodé grossièrement.

DONA FLORINDE.

Zorzo! vous avez bien compris?

ZORZO.

Parfaitement.

DONA FLORINDE.

Aussitôt que vous nous verrez nous cacher derrière ces piliers...

ZORZO.

Soyez calme. Mais il est entendu que je n'irai pas plus loin que les paroles.

DONA FLORINDE.

Ce sera suffisant.

ZORZO.

C'est que, si vous aviez besoin de mieux, vous n'auriez qu'à y mettre le prix.

DONA FLORINDE.

De mieux? jusqu'où iriez-vous donc?

ZORZO.

Jusqu'au fond de votre bourse.

DONA FLORINDE.

Vous frapperiez?

ZORZO.

Je fais tout ce qui concerne mon état.

DONA FLORINDE.

Vous frapperiez qui je vous dirais?

ZORZO.

Vous en doutez ? je vois qu'on ne m'a pas surfait. Et puis, c'est le délabrement de mon habit. Vous me voyez mal harnaché, et alors vous avez pauvre opinion de moi, vous ne me croyez pas capable de tuer, vous me méprisez.

DONA FLORINDE.

Excusez-moi, mon cher Zorzo ; je ne vous connaissais pas. Ce matin je cherchais quelqu'un qui me servît cette nuit, on vous a indiqué à moi, je vous ai proposé un marché, vous avez accepté...

ZORZO.

En rougissant. Me déranger pour si peu ! Il faut que la misère des temps soit grande pour que le capitaine Zorzo en tombe à ces frivolités. Je suis capitaine. Mon métier est de recruter des hommes, de les équiper et de les conduire aux princes qui sont en guerre. La bataille d'Almona m'a ruiné. J'avais cent hommes, tous habillés à neuf, des cottes de mailles exquises, des casques effrayants, des boucliers où le soleil s'admirait, des lances qui donnaient envie d'être embroché. Nous sommes revenus cinq ! Je ne me consolerai jamais de la perte de tant d'armures. Les hommes, ce n'est rien ; mais le champ de bataille est resté aux Aragonais, qui ont déshabillé mes morts. Ah ! mes beaux justaucorps ! ah ! mes jambières chéries ! Les cinq armures que nous avons rapportées sont comme vous voyez la mienne, trouées, hachées, éventrées ; les brassards sont en guenilles et les cottes sont en miettes. J'ai fait de mon casque une écumoire. Vous comprenez, senora, que je n'ai qu'une idée : retourner à la frontière, reprendre aux Aragonais ce qu'ils m'ont volé, leur arracher tous leurs vêtements ; la nuit, j'ai des rêves où je vois les Aragonais tout nus ! Mais il me faudrait une troupe. Ce n'est pas la troupe qui m'embarrasse, c'est l'équipement.

On n'a pas de fer sans argent. C'est ce qui vous explique pourquoi mon épée est plus longue que mes scrupules. Je fais tout ce qui se paye. Mais quelle chute pour moi, qui tenais la campagne, qui me louais aux princes, qui recevais les belles rançons, qui pillais les châteaux, qui forçais les femmes! Je me loue maintenant au premier venu, j'appartiens aux querelles privées, aux choses de famille, aux brouilles de ménage, je venge les maris trompés, je fais épouser les filles séduites, je protége la vertu, pouah!

DONA FLORINDE.

Vous frapperiez qui je voudrais?

ZORZO.

Qui vous voudriez, — excepté le roi.

DONA FLORINDE.

Ah! excepté le roi!

ZORZO.

Ça va sans dire; si je le touchais, je serais excommunié.

DONA FLORINDE.

Vous tenez à votre âme! et votre métier est le meurtre!

ZORZO.

Oh! chaque fois que je tue, je vais bien vite m'en confesser.

DONA FLORINDE.

Et si vous étiez tué vous-même, et que vous n'eussiez pas le temps d'aller chercher l'absolution?

ZORZO.

Je me confesse toujours de deux ou trois meurtres d'avance.

DONA FLORINDE.

Il me suffit que vous fassiez ce qui est convenu. J'aperçois celui que j'attendais; allez, et venez quand il en sera temps. (Zorzo s'éloigne. Paraît don Jorge.)

SCÈNE III

DON JORGE, DONA FLORINDE.

DONA FLORINDE.

Vous savez ce qui est arrivé depuis hier. L'infant s'est livré au roi, ce frère l'a condamné, on l'exécutera demain; je ne veux pas! Avez-vous un moyen de le sauver?

DON JORGE.

Madame, ce n'est pas cela que je suis venu écouter.

DONA FLORINDE.

Ce que vous êtes venu écouter, vous l'apprendrez assez tôt. Je voudrais n'avoir pas besoin de vous le dire! Un moyen! J'en aurais bien un si vous vouliez. Ouvrir une prison, forcer une porte de ville, jeter l'infant dehors avec un cheval, des éperons et une épée, qu'est cela pour vous accoutumé aux assauts et aux batailles? Hier, je vous contemplais. Le nombre ne vous gêne pas. Seul contre tous! et ils ont reculé. Ce n'est pas votre mère qui a décidé l'alcade, c'est vous.

DON JORGE.

Vous avez pensé, sans doute, que j'exigerais la preuve?

DONA FLORINDE.

Il le faut donc? Ce sera infâme; mais ce sera votre faute. J'ai fait ce que j'ai pu; j'ai tâché de secourir mon mari autrement. On me le tue, je ne vois qu'une chose : c'est que, si don Pèdre mourait, mon mari ne mourrait pas. Il régnerait. Mais moi, je ne suis qu'une femme, je frapperais mal. J'ai eu beau offrir tout, personne

n'a voulu me servir contre don Pèdre. Alors, je me suis dit qu'il faudrait quelqu'un à qui don Pèdre eût fait un tel outrage qu'il n'y eût plus de roi, qu'il n'y eût plus qu'une offense et une épée. Vous punirez l'insulteur, je vous connais, mon mari vivra. Mais j'aimerais mieux qu'il vécût par un autre moyen. Ne me forcez pas à cette action. Faites que l'infant ne meure pas, et je vous jurerai que votre mère n'a rien dit à l'alcade. Votre mère est un ange, voulez-vous?

DON JORGE.

J'attends que vous me parliez.

DONA FLORINDE.

Mais je vous parle, don Jorge!

DON JORGE.

Non. Hier, vous me dites que je n'ai plus d'honneur, et, ensuite, que vous avez un secret à me révéler. Vous me faites venir la nuit, comme si ce secret redoutait le soleil. Et quand j'arrive, plein d'inquiétude et de colère, vous me racontez je ne sais quoi, la mort de l'infant, des choses insignifiantes. Que m'importe votre infant? Je ne suis pas venu pour causer de votre infant. Vous m'avez mal parlé de mon honneur. Vous allez me dire ce que vous savez, et vous allez m'en donner la preuve. Je le veux, entendez-vous! Dona Florinde, c'est un homme sombre qui est devant vous. Le secret et la preuve! Tout de suite! Votre infant, je lui pardonne, il m'est indifférent; je l'aime beaucoup, mais, si vous prononcez son nom encore une fois, j'irai le poignarder dans sa prison!

DONA FLORINDE.

Ah! vous le voulez.

DON JORGE.

Oui, je le veux!

DONA FLORINDE.

Eh bien!

DON JORGE.

Eh bien?

DONA FLORINDE.

Vous avez votre épée?

DON JORGE.

Oui, je l'ai!

DONA FLORINDE.

Si je ne parle pas, vous n'aiderez pas l'infant?

DON JORGE.

Si vous ne parlez pas, j'aiderai le bourreau!

DONA FLORINDE.

C'est bien. Mettez-vous là, et regardez. (Elle le pousse derrière un pilier.) Zorzo! (Zorzo entre. Dona Florinde se cache avec don Jorge.)

SCÈNE IV

ZORZO, puis MUDARRA.

ZORZO.

C'est puéril. Enfin! (Il va sous le balcon et essaye d'y grimper. Retombant.) Oh! je monterai. Comme je suis lourd ce soir! allons, un effort. Hé! houp! Non? Hé! houp! (Mudarra accourt au bruit.)

MUDARRA.

Holà! vous! qu'est-ce que vous faites donc?

ZORZO, pendu en l'air.

Quelqu'un? tant mieux : vous allez m'aider.

MUDARRA.

A quoi?

ZORZO.

A escalader ce balcon.

MUDARRA.

Pourquoi faire?

ZORZO.

Vous êtes curieux. Mais c'est juste, puisque je vous demande un service, je vous dois une explication. (Il se laisse tomber sur Mudarra.) Me voici.

MUDARRA.

Eh bien?

ZORZO.

Est-ce que vous n'avez jamais eu envie, vous, de coucher sur un balcon?

MUDARRA.

Quelle est cette plaisanterie?

ZORZO.

Ce n'est pas une plaisanterie. Je trouve sérieusement que, dans les belles nuits d'été, il n'y a pas de meilleur lit qu'un balcon. On n'y étouffe pas comme dans une chambre. On a pour couverture l'azur et pour chandelle la lune. Quand on s'endort, on est tenté de souffler les étoiles.

MUDARRA, à part.

Est-ce un ivrogne ou un fou?

ZORZO.

Je cherchais donc un balcon qui fût à ma portée. Celui-ci me va; il est bas, et d'une serrurerie agréable. Il a la forme d'un berceau: j'y dormirai comme un enfant. Je lui décerne ma personne.

MUDARRA, à part.

Si j'y consens!

ZORZO.

Seulement, je ne sais pas ce que j'ai ce soir, je pèse un bœuf. Par bonheur vous voilà; vous allez m'aider.

MUDARRA.

Je vais vous aider à passer votre chemin.

ZORZO.

Vous dites?

MUDARRA.

Je dis que je vous défends de monter là.

ZORZO.

Et de quel droit me le défendez-vous ?

MUDARRA.

Du droit du maître. Cette maison est à moi.

ZORZO.

Allons donc!

MUDARRA.

Comment ! allons donc!

ZORZO.

Vous me ferez croire que, si ce balcon était à vous, vous iriez dormir sous une porte !

MUDARRA.

Sous quelle porte ?

ZORZO.

Je ne vous ai pas vu, n'est-ce pas? vous n'étiez pas couché là, dans la rue ?

MUDARRA.

Je vous répète que cette maison est à moi.

ZORZO.

Je vous répète que cette maison n'est pas à vous.

MUDARRA.

Qu'elle soit à moi ou non, j'entends que vous vous en alliez.

ZORZO.

Ceci n'est plus une raison.

MUDARRA.

C'est un ordre.

ZORZO.

Je réponds aux raisons avec des raisons, et aux ordres avec ma dague.

MUDARRA.

Soit.

ZORZO, dégaînant.

Du bruit tant que vous en voudrez !

MUDARRA, à part.

Ah ! du bruit ? C'est justement ce qu'il ne faut pas. (A Zorzo.) Excusez-moi, senor, je n'ai pas eu l'intention de vous offenser.

ZORZO, rengaînant.

Je vous excuse. Vous allez me faire la courte-échelle ?

MUDARRA.

Causons. Quelle singulière idée avez-vous de coucher sur un balcon ? On ne couche pas sur un balcon.

ZORZO.

Vous préférez coucher sous une porte ? Chacun son goût. Le pavé de la rue a ses charmes. Je ne voudrais pas humilier le tas d'ordures.

MUDARRA.

Je n'ai rien non plus contre les balcons, mais il n'y a pas que celui-là. Prenez-en un autre, n'importe lequel. Tenez, j'en connais un, près d'ici, très-bas, on n'a qu'à enjamber, avec un appui pour la tête. Venez, je vais vous y conduire.

ZORZO.

Merci, mais celui-ci me plaît.

MUDARRA.

Quel intérêt avez-vous à choisir précisément celui que j'excepte ?

ZORZO.

Quel intérêt avez-vous à excepter précisément celui que je c oisis ?

MUDARRA.

Eh bien ! oui, j'y ai un intérêt.

ZORZO.

Dites-le donc !

MUDARRA.

Vous êtes cavalier ?

ZORZO.

Il ne me manque que le cheval.

MUDARRA.

Vous garderiez un secret qu'on vous confierait ?

ZORZO.

Je garde tout ce qu'on me confie !

MUDARRA.

Alors, écoutez. Je vous avoue que vous me gêneriez un peu en restant ici. J'ai un rendez-vous.

ZORZO.

Dans cette rue ?

MUDARRA.

Dans cette rue.

ZORZO.

Avec une femme ?

MUDARRA.

Parbleu !

ZORZO.

Belle ?

MUDARRA.

Comme le balcon de l'Alcazar !

ZORZO.

Pourquoi n'allez-vous pas chez elle?

MUDARRA.

Elle a son mari.

ZORZO.

Elle est mariée ?

MUDARRA.

Oui.

ZORZO, croisant les bras.

Alors, c'est donc d'un adultère que vous me parlez ?

MUDARRA.

Eh bien !

ZORZO, indigné.

Et vous me proposez d'en être complice? Vous me demandez d'autoriser votre scandale par mon absence et de laisser la place libre à votre concubinage ?

MUDARRA.

Senor...

ZORZO.

Vous m'offensez dans toutes mes pudeurs !

MUDARRA.

Parlez moins haut.

ZORZO.

Moins haut? mais je vais crier, au contraire ! Je ne souffrirai pas que la morale reçoive cet affront ! J'appellerai tous les voisins au secours du mariage ! Je vais réveiller toute la rue ! A l'aide ! à l'aide !

MUDARRA.

Veux-tu te taire ?

ZORZO.

Au feu ! à l'amour ! (Il ramasse des pierres et les jette dans la fenêtre du balcon.)

MUDARRA.

Tu te tairas ! (Il tire son épée et Zorzo la sienne. Ils se battent.)

ZORZO.

A moi, les maris !

MUDARRA.

A toi, misérable ! (La fenêtre du balcon s'ouvre. Le roi y paraît.)

SCÈNE V

LE ROI.

Un duel ! Mudarra ! — Tiens bon, Mudarra, je prends mon épée. (Il disparaît.)

DON JORGE, sortant des pilliers.

C'est la voix du roi !

DONA FLORINDE.

Oui ! (Dona Beatriz paraît sur le balcon avec un flambeau et se penche sur la rue.)

DONA BEATRIZ.

Altesse, n'y va pas !

DON JORGE.

Ma mère !

ZORZO.

Maintenant, j'ai gagné mon argent, décampons. (Il se sauve à toutes jambes.)

DON JORGE.

Ma mère !

LE ROI, sortant de la maison, à Mudarra.

Où est-il donc?

MUDARRA.

Il s'est enfui par là.

LE ROI.

Poursuivons-le. (Ils courent après Zorzo.)

DONA FLORINDE, à don Jorge.

Eh bien! vous le laissez partir?

DON JORGE.

Ma mère!

FIN DU DEUXIÈME ACTE

ACTE TROISIÈME

La place de l'Alcazar. — Le jour se lève.

SCÈNE PREMIÈRE

MUDARRA et ESTEBAN.

MUDARRA.

Dis à l'alcade-mayor qu'il peut amener le condamné. Le roi est prêt.

ESTEBAN.

Et l'exécution?

MUDARRA.

Quand le roi fera signe à l'alcade.

ESTEBAN.

C'est bien. (Il s'en va par le fond de la place. Mudarra rentre dans l'Alcazar.)

SCÈNE II

DONA BEATRIZ et MARTIN DIAZ.

MARTIN DIAZ, montrant une maison.

Voici une maison d'où vous pourrez voir.

DONA BEATRIZ.

Ce sera horrible d'être là ; mais je veux assister à l'impression de la foule. Tous ces supplices me font trembler pour don Pèdre. On ne voit plus le crime, on ne voit que l'expiation.

MARTIN DIAZ.

Don Manuel ne vaut pas qu'on le regrette.

DONA BEATRIZ.

Non; c'est un traître envers son frère et envers son pays. Eh bien ! moi-même, qui le connais, et qui ai plus de raisons qu'une autre pour haïr l'ennemi du roi, je pense qu'il va souffrir et je me sens pleine de pitié pour lui.

MARTIN DIAZ.

Si don Pèdre a peur des ressentiments...

DONA BEATRIZ.

Peur! don Pèdre! La colère des éléments ne l'empêcherait pas d'être juste. Noble nature! C'est par l'admiration que mon amour a commencé. Il est la loi vivante, l'effroi du mal et la confiance du bien. Ah ! il a bien le droit d'être juste contre les autres, car il l'est contre lui.

MARTIN DIAZ.

Contre lui?

DONA BEATRIZ.

Oui. Ne sais-tu pas l'aventure de la rue du Candilejo?

MARTIN DIAZ.

Quelle aventure?

DONA BEATRIZ.

Tu as vu la tête sculptée sans corps ni buste?

MARTIN DIAZ.

La tête du roi?

DONA BEATRIZ.

Sais-tu comment elle est là?

MARTIN DIAZ.

Comment?

DONA BEATRIZ.

Il y a neuf ans, en treize cent cinquante-trois, les rues de Séville étaient si mal gardées que c'étaient des querelles et des meurtres toutes les nuits. Le roi cassa l'alcade, et offrit sa charge à qui la voudrait, sous la condition qu'au premier meurtre, si, dès le lendemain matin, l'alcade n'avait pas cloué la tête du meurtrier au lieu même où le meurtre aurait été commis, il y clouerait, lui, la tête de l'alcade. Un homme se présenta. La nuit suivante, le roi était sorti selon son habitude, et traversait, seul, la rue du Candilejo, quand il fut heurté par un passant. Une dispute s'ensuivit, les épées furent tirées, le passant tomba. Le matin, le roi fit venir l'alcade et lui dit sévèrement qu'un meurtre avait été commis dans la nuit. L'alcade répondit qu'il le savait. Le roi lui rappela leurs conventions, et lui demanda si la tête du meurtrier était clouée à l'endroit du meurtre. L'alcade répondit que oui. Le roi, stupéfait, s'écria : — Je suis curieux de la voir ! — Venez ! dit l'alcade, et il le conduisit rue du Candilejo. La muraille était couverte d'un drap noir. Le roi dit : — La tête du meurtrier ! Alors, l'alcade écarta le drap noir, et découvrit... la tête du roi. Le roi la laissa au mur et récompensa l'alcade.

MARTIN DIAZ.

Que don Pèdre soit juste contre les autres! Mais ces morts publiques ne valent rien. A sa place, j'aurais envoyé deux arbalétriers dans la prison de l'infant...

DONA BEATRIZ.

Pour que la justice royale eût l'air d'avoir honte! Non, l'exécution au grand jour! voilà ce qu'il faut. L'échafaud sur cette place et le roi sur ce balcon, le condamné et le juge face à face, tout le peuple, et Dieu sur tous!

MARTIN DIAZ.

Si c'est ce qu'il faut, vous l'avez.

DONA BEATRIZ.

Je tremble. Entrons. Quand donc les hommes cesseront-ils de s'entr'égorger?... (Dona Beatriz et Martin Diaz entrent dans la maison.)

SCÈNE III

ZORZO, TROMBALGO.

TROMBALGO.

Tenez, capitaine! voyez-vous? voyez-vous? Oh! le bel échafaud! Nous serons très-bien ici. Hein, est-ce superbe? (Une dame passe suivie d'un valet, Zorzo la salue et la fait saluer par Trombalgo.)

ZORZO.

Tu vois cette grande dame qui me salue? sais-tu qui c'est?

TROMBALGO.

C'est une de vos maîtresses?

ZORZO.

Je ne crois pas. C'est une de mes pratiques. Son mari revenait de voyage après une absence de deux ans; ça la gênait vaguement parce qu'elle était à la veille d'accoucher : je suis allé au-devant de son mari ; j'ai fait vingt lieues, il m'a cherché querelle, et je l'ai orné d'un coup d'épée suffisant qui l'a cloué au lit pour deux mois. De telle sorte que, lorsqu'il est arrivé ici, il y avait six semaines que j'avais serré l'enfant chez une des nourrices que j'ai pour ces occasions, et la jeune dame a pu accueillir son mari avec tous les transports dus à son état. Et j'ai une fois de plus consolidé la paix d'un ménage.

TROMBALGO.

Vous en avez donc beaucoup, de nourrices?

ZORZO.

J'en fais! — Eh bien, c'est assez agréable de rencontrer, chaque fois qu'on sort, quelqu'une de ses bonnes actions : une femme dont on a estropié le mari, une fille compromise qu'on a fait épouser à un honnête bourgeois, un héritier impatient dont on a hâté l'oncle. Le bien qu'on a fait est toujours doux à la conscience. Allons ! la vertu a du bon.

SCÈNE IV

DONA FLORINDE entre. Elle va de groupe en groupe.

DONA FLORINDE, à un groupe.

Il va donc périr, celui qui voulait vous débarrasser des étrangers! C'est un Anglais qui est grand porte-bannière du roi, c'est un More qui est capitaine des arbalétriers du roi, c'est un juif qui est trésorier du roi. Tout le monde est chez soi en Castille, excepté les

Castillans. L'infant voulait que vous fussiez chez vous dans votre ville.

ZORZO, à part.

C'est pour cela qu'il appelait les Français.

(Le groupe se disperse sans répondre).

DONA FLORINDE, à un autre groupe.

Si on vous avait égorgé votre mère, à vous! Eh bien, on lui a égorgé la sienne, dona Leonor de Guzman, dans le château de Talavera. Quand il s'en serait souvenu? C'est donc un crime d'être bon fils? Vous l'assassinerez parce qu'il a été bon fils? Mais personne n'a donc eu de mère, ici!

(Le groupe s'éloigne).

ZORZO, bas à dona Florinde.

Prenez garde, madame, il y a des alguazils dans la foule. J'ai reconnu Esteban.

DONA FLORINDE.

C'est vous, Zorzo? Ayez un bon mouvement. Toutes les compagnies que vous voudrez, je vous les équiperai. Enlevez l'infant.

ZORZO.

A deux?

DONA FLORINDE.

Qu'un seul montre l'exemple, mille suivront.

ZORZO, à Trombalgo.

En es-tu?

DONA FLORINDE.

Vous fixerez vous-même le prix. — Est-ce dit?

TROMBALGO.

Ah! bien, non, tiens! si nous enlevions l'infant, alors nous ne le verrions pas exécuter!

DONA FLORINDE.

Misérable!

ZORZO.

D'ailleurs, senora, ce serait une folie, nous ne réussirions qu'à nous faire hacher en morceaux. Mais le roi va se mettre au balcon, vous pourrez lui demander la grâce de l'infant.

DONA FLORINDE.

A don Pèdre? pourquoi pas au tigre? (Rumeurs dans la foule.)

TROMBALGO.

Ah ! voici le condamné !

SCÈNE V

LES MÊMES. Le cortége du condamné débouche sur la place. D'abord, des hommes d'armes, puis L'ALCADE MAYOR, puis L'INFANT avec un prêtre, puis le bourreau, puis des hommes d'armes.

DONA FLORINDE. Elle perce la foule et se jette dans les bras de l'infant.

Don Manuel !

L'INFANT.

Dona Florinde ! (Ils se tiennent embrassés.)

DONA FLORINDE.

O mon Dieu ! ô mon Dieu !

L'INFANT.

Console-toi.

DONA FLORINDE.

Le roi va venir, il te fera grâce.

L'INFANT.

Don Pèdre ne fait pas grâce.

DONA FLORINDE.

Tu ne mourras pas !

L'INFANT.

Mon âme ne mourra pas, et c'est ce qui m'épouvante. Oh ! comment vais-je être reçu dans la vie nouvelle où j'entre ? Prie Dieu pour moi, ma Florinde. J'ai mérité mon sort.

DONA FLORINDE.

Non !

L'INFANT.

Si ! Oh ! comme, du point où je suis, on voit autrement les choses de la terre ! Comme je le maudis maintenant, ce sang royal qui m'a livré aux mauvaises pensées, et qui, en me promettant le trône, m'a ôté le ciel ! Comme j'aurais eu intérêt à être le pauvre laboureur qui arrache durement sa bouchée de pain au sol avare !

L'ALCADE.

Infant !...

DONA FLORINDE.

Non !

L'ALCADE.

Madame, c'est l'heure.

DONA FLORINDE.

Je ne veux pas !

L'ALCADE, aux hommes d'armes.

Séparez-les.

DONA FLORINDE.

Non ! C'est horrible ! — Ah ! tous ces bourreaux ! Assassins ! Ah !

(Les hommes d'armes l'arrachent des bras de l'infant et la maintiennent.)

L'ALCADE.

Allons !

L'INFANT.

Adieu, dona Florinde... Adieu. (Il passe avec l'escorte.)

DONA FLORINDE, aux hommes d'armes.

Lâchez-moi !

ZORZO.

Madame, voici le roi sur le balcon.

SCÈNE VI

DONA FLORINDE, ZORZO, TROMBALGO, sur la place. LE ROI paraît sur le balcon de l'Alcazar. Derrière lui, toute la cour, en grand costume, encombrant le balcon et les salles.)

LE ROI.

Peuple de Séville ! vous allez assister au châtiment de l'infant don Manuel. Parce que j'ai vengé ma mère sur la leur, les bâtards de mon père rôdent autour de ma couronne, prêts à me la dérober si je tourne la tête. Bons fils ! leur amour filial irait jusqu'à régner ! Je les punis. C'est mon droit comme homme, et mon devoir comme roi. Je voudrais épargner l'infant, que je ne pourrais pas. Je représente Dieu sur la terre où je commande, et je dois récompenser les bons et châtier les méchants. Pourquoi l'épargnerais-je ? parce qu'il est mon frère ? je suis son frère, et il ne m'épargnait pas. Oui, ils oublient notre parenté pour travailler contre moi, pour me nuire, pour me dresser des piéges dans les ténèbres ; mais, quand je les tiens, ils sont mes frères. Ce serait mon fils, que j'agirais de même ! La justice n'a ni frère ni fils. Elle ne connaît

personne. Elle ne demande pas au crime : Comment t'appelles-tu? La trahison ne sera jamais ma parente. J'ai pour frère le devoir et pour fils le bien.

LA FOULE.

Vive don Pèdre!

DONA FLORINDE.

A bas Caïn!

ESTEBAN, accourant.

Insolente! saisissons-la!

LE ROI.

Quelle est cette femme?

MUDARRA.

Dona Florinde d'Aguilar. On la dit mariée à l'infant.

LE ROI.

Qu'on la laisse libre. (Esteban laisse dona Florinde. Le roi à dona Florinde.) Vous êtes la femme du condamné?

DONA FLORINDE.

De votre frère.

LE ROI.

Madame, je vous excuse. Mais l'infant a mérité la mort.

DONA FLORINDE.

Non!

LE ROI.

J'ai des preuves.

DONA FLORINDE.

Que de preuves ont fait périr des innocents!

LE ROI.

Assez. — Alcade... (Mouvement dans la foule.)

DONA FLORINDE. Elle va regarder au fond de la place, puis revient précipitamment, égarée et sombre.

Eh bien, frappez! celui qui frappe son frère sera frappé par son

frère ! (Elle tombe à genoux et se couvre de son voile. — Moment d'attente. Tout à coup la foule pousse un cri.)

TROMBALGO.

Déjà fini ! (A Zorzo.) Il n'y en a pas d'autre?

ZORZO.

Pas pour aujourd'hui.

TROMBALGO.

Non, car le roi a quitté le balcon. Tiens, il sort de l'Alcazar. Pourquoi?

ZORZO.

Pour te voir mieux. (Le roi paraît sur la place avec Mudarra et des seigneurs.)

LE ROI.

Allons dans la ville. C'est le moment de me montrer partout. Il sied que mon action ne craigne pas le regard de mon peuple.

DONA FLORINDE.

Altesse !

LE ROI.

Encore !

DONA FLORINDE.

Vous m'avez pris sa vie, me prendrez-vous aussi son corps ?

LE ROI.

Son corps?

DONA FLORINDE.

Je désire le porter hors de Séville, dans le tombeau qu'il s'était fait bâtir lui-même.

LE ROI.

Portez-le où vous voudrez. Les rois ni les lions n'ont affaire aux cadavres. Est-ce tout?

DONA FLORINDE.

Votre Majesté est si redoutable que même les amis de l'infant

n'oseront pas l'accompagner, si vous ne leur permettez pas d'y venir masqués.

LE ROI.

Je le leur permets ; et je défends que personne les inquiète ou les épie. Maintenant, allons. Peuple, j'ai jugé don Manuel ; que Dieu juge mon jugement ! (Il sort.)

DONA FLORINDE, à la foule.

Vous entendez ? Cette fois, la piété envers les morts ne sera pas punie. S'il y a parmi vous des amis de l'infant, qu'ils me suivent ! (Elle s'en va du côté de l'échafaud.)

TROMBALGO, à Zorzo.

Allons-nous avec elle ?

ZORZO.

Pourquoi faire ?

TROMBALGO.

Les amis de l'infant vont pleurer, ce sera drôle !

ZORZO.

Nous avons assez donné à l'amusement. Il est temps que je rentre ; ceux qui auraient à me proposer quelque affaire ne sauraient pas où me trouver. Ces décapitations sont bonnes pour distraire un moment, mais occupons-nous maintenant d'affaires sérieuses. Viens. (Ils partent.)

SCÈNE VII

Paraissent DONA BEATRIZ, masquée, coiffée d'un chapeau d'homme et enveloppée d'un manteau jusqu'aux pieds, et MARTIN DIAZ.

DONA BEATRIZ.

Ne sors pas encore, qu'on ne nous voie pas ensemble.

MARTIN DIAZ.

Vous parmi les amis de l'infant !

DONA BEATRIZ.

La douleur de cette femme m'épouvante. Il faut que je sois là !

MARTIN DIAZ.

Si vous étiez reconnue ! Après la défense du roi, aucun alcade n'osera les faire suivre.

DONA BEATRIZ.

Je ne parlerai pas, mais je veux entendre ce qu'ils diront.

MARTIN DIAZ.

Oh ! je veillerai sur vous !

DONA BEATRIZ.

Laisse-moi. (Martin Diaz rentre dans la maison. Entrent quatre masques portant le corps de l'infant sur un brancard. Derrière eux, dona Florinde.)

DONA FLORINDE.

Quatre seulement ! on n'est pas très-brave à Séville ! (Un cinquième masque vient marcher près d'elle.) Cinq ! je commence à trouver que c'est beaucoup ! (Dona Beatriz la rejoint.) Encore un ! en tout sept cœurs fidèles. O don Manuel ! est-ce assez pour te venger ?

DONA BEATRIZ, à part.

C'est un de trop !

FIN DU TROISIÈME ACTE

ACTE QUATRIÈME

Un caveau.

SCÈNE PREMIERE

AGUSTIN et DIONIS, chacun un masque à la main. Dionis regarde à une porte.

AGUSTIN, à voix basse.

Eh bien?

DIONIS.

Ils viennent de descendre le corps, et le prêtre commence les prières.

AGUSTIN.

Si l'on nous surprenait?

DIONIS.

N'avons-nous pas des masques? nous les mettrions, et on nous prendrait pour des amis de l'infant arrivés en retard.

AGUSTIN.

Reconnais-tu dona Beatriz?

DIONIS.

Non.

AGUSTIN.

Faisons bien attention. Au moindre danger, il faudrait appeler Martin Diaz.

DIONIS.

Dis donc, Agustin, sais-tu la réflexion que je faisais là tout à l'heure?

AGUSTIN.

Non.

DIONIS.

Voici un tombeau commencé il y a plus de six ans; on l'a quitté, on l'a repris, on l'a terminé hier; bon! Tant qu'il n'a pas été près d'être fini, l'infant a vécu tranquille, il a été puissant, il s'est bien porté. Au moment juste où son tombeau est achevé, il meurt. Ne trouves-tu pas cela prodigieux?

AGUSTIN.

Au contraire, je trouve cela tout simple.

DIONIS.

Comment?

AGUSTIN.

Veux-tu que je te dise une chose? Si j'étais riche, je n'emploierais pas les sculpteurs à me faire mon tombeau.

DIONIS.

Pourquoi?

AGUSTIN.

Parce que le tombeau est la moitié de l'enterrement.

DIONIS.

Et puis?

AGUSTIN.

Ris, si tu veux ; mais moi, je suis persuadé que vous mourez plus tôt quand vous avez dans la terre un trou qui vous invite, qu'on a creusé pour vous, auquel vous vous devez. Est-ce que personne a jamais su pourquoi nous mourons ? A moins de croire que tout arrive par hasard, il faut bien admettre que, princes comme manants, la nature nous met où nous sommes utiles. Cette vérité reconnue, l'infant n'était-il pas insensé de faire que sa mort servît ? A boucher un trou, je ne te dis pas non ; mais à quoi servait sa vie ? Quel homme, si largement important qu'il se suppose, fera jamais dans le monde un vide de six pieds ? Dieu compare en silence le vide que vous laissez sur terre et celui que vous comblez dedans, et, le sépulcre étant plus grand que l'œuvre, il vous y jette. L'infant n'avait aucun motif de mourir, à vingt-cinq ans ; il n'avait pas de maladie ; mais il avait son tombeau. Il n'a pas pu résister à ce grand diable de trou qui bâillait en l'attendant.

DIONIS.

Après tout, qui sait ? Tu as peut-être raison. Lorsqu'on a sous les pieds seulement un creux de cent brasses, on a le vertige ; et l'infant creusait sous ses pieds l'éternité.

AGUSTIN.

Attention ! (Il va à la porte.) Les prières sont dites. Ils viennent par ici. Sortons. (Ils sortent.)

SCÈNE II

Entrent LES SIX MASQUES, puis DONA FLORINDE.

DONA FLORINDE.

Eh bien ! vous l'abandonnez ? Vous vous croyez quittes envers lui ? C'est là tout votre adieu ?

UN DES MASQUES.

Adieu, don Manuel ! Quand je te prenais sur mes genoux tout enfant, et que je n'avais déjà plus toute la force de l'âge, qui m'aurait dit que tu me précéderais dans la mort ? Celui par qui le fil des jours se brise abat aussi aisément la tête brune que la blanche. O jeune homme ! c'est un vieillard qui va te pleurer.

DONA FLORINDE.

Pleurer ! — Je pleure un ami mort ; tué, je le venge ! J'essuie mes yeux ; je n'ai pas de douleur, pour avoir plus de haine ! — Voyons, vous aimiez l'infant, puisque vous êtes ici. On vous l'a tué, vous êtes des hommes, vous ne ferez rien au meurtrier ? Il n'y aura pas de sang répandu ? Oh ! n'être qu'une femme ! Quoi ! don Pèdre aura égorgé son frère, votre prince, votre ami, et il continuera de vivre, il fera ce qu'il faisait hier, il aura les fanfares, la joie, les cavalcades, la Castille à ses pieds ! Non ! Je ne le veux pas ! J'affirme que cela ne sera pas ! Je jure que l'infant ne restera pas sans vengeance comme un mendiant qui n'a personne après lui ! Je jure que vous n'êtes pas ceux qui laissent leur seigneur assassiné s'en aller sous la terre sans que le meurtrier l'y suive ! Vous n'êtes pas tous des lâches ! Sur six hommes, il y a un homme ! Il y en a plus d'un ! Debout, ceux qui ont du cœur ! — Que ceux qui veulent tuer don Pèdre viennent à moi ! (Un des masques sort des rangs.) Un seul ! N'importe, tu es un homme. Mets-toi à part. Ne parle pas, ta voix pourrait te faire reconnaître. Merci. Nous causerons tout à l'heure. Si tu as besoin de ma vie, prends-la. (Aux autres.) Vous n'en êtes pas, vous ? Soit. Vous ne voulez pas du poignard, mais vous voudrez peut-être bien de l'épée ? Je ne vous connais pas, mais vous êtes sans doute des riches-hommes ; vous avez des serviteurs, des hommes d'armes, des paysans ; indignez-les ! Créneler vos châteaux, fermez vos villes, faites la guerre ! Vengeons l'infant chacun à notre façon ; ayons chacun notre but : vous cinq, la Castille debout ; nous deux, don Pèdre couché ! Est-ce dit ?

UN DES MASQUES.

Oui!...

DONA FLORINDE, au masque qui est à part.

Toi, tu n'as pas besoin de promettre, ne parle pas. (Aux cinq autres.) Vous, c'est promis? vous le jurez?

QUATRE MASQUES.

Oui!

DONA FLORINDE.

Tous?

LES QUATRE MASQUES.

Oui!

DONA BEATRIZ.

Non! (Elle arrache son masque.)

DONA FLORINDE.

Dona Beatriz!

LES QUATRE.

Tuons-la!

DONA BEATRIZ.

Ah! vous êtes plus braves contre une femme?

LES QUATRE.

A mort! (Ils vont se jeter sur elle. Grand bruit au dehors.)

DONA FLORINDE.

Écoutez! (Les portes s'ouvrent violemment. Martin Diaz entre avec des gens armés.) Trahison! (Les masques reculent.)

DONA BEATRIZ.

Mes serviteurs! Merci, Martin Diaz! Saisissez-les. D'abord cette femme et cet homme; lui surtout, tenez-le bien! A présent, les autres. — Démasque-les, Martin Diaz. (A chaque visage qu'on découvre.) Don Thibald y Suero! — Ah! riches-hommes! ah! félons! — Don Romero de Vivero; — mais c'est qu'hier encore il demandait quelque chose au roi! — Don Galceran Minerve; — c'est incroyable! et

l'on veut que le roi soit clément ! — Vous, don Gil Fabien ! à votre âge ! (Venant au dernier.) Celui-ci maintenant ; l'assassin ! (Le dernier se démasque lui-même. C'est don Jorge.)

DONA BEATRIZ.

Mon fils ! (Elle tombe à la renverse.)

DONA FLORINDE.

Don Jorge !

DON JORGE, à Martin Diaz et à ses gens.

Je suis votre seigneur. Cette femme et ces hommes sont libres. (On laisse aller dona Florinde et les riches-hommes.) Emportez dona Beatriz. (Pendant qu'on emporte dona Beatriz, aux riches-hommes et à dona Florinde.) Vite ! à cheval ! avant que dona Beatriz ne revienne à elle ! Ne rentrez pas à Séville ! Dans vos châteaux !

DONA FLORINDE.

Oh ! moi, je reste !

DON JORGE.

Moi, je vais faire mon testament, et puis j'irai à l'Alcazar ! Dans un moment, le roi et le comte seront hommes tous deux. Je donne deux heures au sort pour décider lequel il veut qui meure. (Il sort.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE

ACTE CINQUIÈME

Une salle. — A droite, une porte fermée par un énorme verrou et dans laquelle est pratiquée une étroite ouverture grillée. — Au fond, une fenêtre qui laisse apercevoir le Gualdalquivir.

SCÈNE PREMIÈRE

Entrent DONA BEATRIZ et MARTIN DIAZ.

MARTIN DIAZ.

Tenez, madame, ici; on peut y faire du bruit sans inconvénient ; l'épaisseur des murs étouffe les cris. Voulez-vous de mon moyen ?

DONA BEATRIZ.

Il est affreux.

MARTIN DIAZ.

Il n'y en a pas d'autre. Dépêchez-vous, don Jorge peut partir à chaque minute.

DONA BEATRIZ.

Dès qu'il sortira de sa chambre, on nous avertira.

MARTIN DIAZ.

Je n'aurai plus le temps.

DONA BEATRIZ.

Ton moyen est affreux.

MARTIN DIAZ.

Alors, prévenez don Pèdre, il fera peut-être grâce à votre fils.

DONA BEATRIZ.

Il ne ferait pas grâce au sien ! — Si je parlais à don Jorge ?

MARTIN DIAZ.

Ce n'est pas en un moment que vous changeriez une résolution pareille. Il vous a vue évanouie et ne s'est pas détourné de son dessein. Il faut qu'il ait un motif bien puissant...

DONA BEATRIZ.

Quel motif ? Il n'en a pas !

MARTIN DIAZ.

Senora, décidez-vous.

DONA BEATRIZ.

Ah ! pourquoi ne l'ai-je pas laissé en Aragon ? Mais j'avais besoin de mon fils plus qu'une autre. Un fils, le seul être pour qui l'on soit plus qu'une femme ! Ce qu'on dit de moi tout bas, ma conscience l'entend. Ah ! même ceux qui s'empressent autour de moi m'insultent, car leurs génuflexions veulent dire que je suis la favorite, et leur respect est un affront. J'avais besoin de me sentir mère dans ses deux yeux !

MARTIN DIAZ.

Prenez un parti.

DONA BEATRIZ

Ne me presse donc pas ainsi, Martin Diaz. Vas-tu être méchant aussi, toi ? Quand je consentirais, comment l'attirer dans cette galerie ? Il se doutera d'un piége.

MARTIN DIAZ.

Il ne lui viendra jamais à l'idée que nous osions cela.

DONA BEATRIZ.

Tu vois, tu trouves toi-même ton moyen si horrible que tu ne crains pas seulement qu'il le soupçonne.

MARTIN DIAZ.

En avez-vous un autre ?

DONA BEATRIZ.

Je lui parlerai.

MARTIN DIAZ.

Et si vous ne le persuadez pas ?

DONA BEATRIZ.

Mais, oui, tu es méchant !

MARTIN DIAZ.

Laissez moi seulement aller chercher les hommes pendant que vous lui parlerez. Il serait trop tard après.

DONA BEATRIZ.

Nous aurions nos serviteurs.

MARTIN DIAZ.

Contre don Jorge ? Pas un ne vous obéirait.

DONA BEATRIZ.

Braves gens !

MARTIN DIAZ.

C'est ici que vous parlerez à don Jorge ?

DONA BEATRIZ.

Quel motif peut-il avoir ?

MARTIN DIAZ.

Êtes-vous décidée ?

DONA BEATRIZ.

Sais-tu une idée qui m'est venue? c'est que ce n'est pas don Jorge que j'ai vu dans le caveau, mais quelqu'un qui lui ressemblait. Non, c'était lui; mais s'il était allé là comme j'y suis allée, par dévouement au roi? S'il avait feint d'entrer dans leur ressentiment, pour le connaître? Tu as beau secouer la tête, il n'est pas naturel que les amis de l'infant aient refusé, et que lui, mon fils, tout de suite... Pourquoi? quel motif aurait-il? Dis-m'en un. Il n'en a pas. Tu vois bien, tu disais qu'il avait un motif, je te demande lequel, tu ne peux pas me répondre. Tu es obligé d'avouer qu'il n'a pas de motif.

MARTIN DIAZ.

Madame...

DONA BEATRIZ.

Si! il en a un : il aime dona Florinde! Oui, c'est cela! comment n'y ai-je pas songé plus tôt? C'est après lui avoir parlé, l'autre soir, qu'il a défendu l'infant. Oui, il l'aime. Je ne vois que cette raison. Mais jusque-là! jusqu'au meurtre! jusqu'à ce meurtre! Elle se sera promise à lui. Quand le corps de son infant n'est pas encore froid, la misérable! Oh! oui, c'est elle qui le pousse. Tu le crois, n'est-ce pas? J'en suis sûre. Pourvu que ce soit elle! — Elle est toujours sur la place?

MARTIN DIAZ.

Oui. Elle a suivi le comte jusqu'ici, et, quand il est entré, elle est restée devant le palais, les yeux fixés sur la porte, attendant.

DONA BEATRIZ.

Va lui dire que je la prie de venir — et que je le lui conseille.

MARTIN DIAZ.

Voudra-t-elle?

DONA BEATRIZ.

Elle craindra que je ne redise ce qu'elle a dit.

MARTIN DIAZ.

Elle craindra que nous ne refassions ce que nous avons fait.

DONA BEATRIZ.

Que nous ne nous emparions d'elle? non. J'ai pu le faire chez elle, je ne puis le faire chez moi. Elle a eu la preuve, l'autre soir, que cette maison respecte ses hôtes, quels qu'ils soient.

MARTIN DIAZ.

J'irai chercher les hommes pendant que vous serez avec elle. S'ils sont inutiles, on en sera quitte pour les renvoyer.

DONA BEATRIZ.

Fais. Mais envoie-moi dona Florinde.

MARTIN DIAZ.

A l'instant. (Il sort.)

DONA BEATRIZ, seule.

Oui, elle est en mon pouvoir. Elle sera trop heureuse de faire ce que je voudrai. Elle cédera... d'elle-même. Je l'y forcerai bien! (Entre dona Florinde.)

SCÈNE II

DONA BEATRIZ, DONA FLORINDE.

DONA BEATRIZ.

Dona Florinde, mon fils a pris devant vous et devant moi un engagement redoutable. Les amis de l'infant refusaient, il a consenti, lui à qui don Pèdre n'a fait que du bien. C'est une chose contre nature. Personne n'admettra qu'il en soit venu là tout seul. Quelqu'un l'a poussé. Qui? Je crois que c'est vous.

DONA FLORINDE.

C'est moi.

DONA BEATRIZ.

Dona Florinde, je peux répéter au roi ce que vous avez dit dans le sépulcre de l'infant. Je le peux sans crainte pour mon fils, vous ne le trahiriez pas, votre haine a trop besoin de lui ! Un mot de moi, et vous êtes morte. Voulez-vous que je me taise ?

DONA FLORINDE.

Votre prix ?

DONA BEATRIZ.

Vous retiendrez don Jorge.

DONA FLORINDE.

Je le voudrais que je ne le pourrais pas.

DONA BEATRIZ.

Vous avez bien pu l'entraîner !

DONA FLORINDE.

C'est parce que j'ai pu l'entraîner que je ne peux pas le retenir.

DONA BEATRIZ.

Que voulez-vous dire ? qu'avez-vous donc fait que vous ne puissiez plus défaire ? quelles paroles avez-vous prononcées que vous ne puissiez plus reprendre ?

DONA FLORINDE.

Ne me le demandez pas, je serais capable de vous le dire.

DONA BEATRIZ.

Vous voulez m'effrayer pour m'empêcher de parler à don Jorge ; mais vous n'y réussirez pas.

DONA FLORINDE.

Parlez-lui.

DONA BEATRIZ.

Certainement, je lui parlerai! et il m'écoutera! Vous avez sur lui je ne sais quelle sombre puissance, mais moi je suis sa mère.

DONA FLORINDE.

Oui, vous êtes sa mère!

DONA BEATRIZ.

Dona Florinde, qu'avez-vous dit à don Jorge? Oh! maintenant, il faut que vous répondiez! Tenez, dans ce moment vous n'êtes pas de sang-froid, je vous ai entendue dans le caveau, vous aimeriez mourir. Dites-moi seulement comment vous avez entraîné don Jorge et je ne vous demanderai plus de le ramener, c'est moi qui lui parlerai; mais alors il est nécessaire que je sache ce qu'il a. Je le sais. Il vous aime. Je crois bien, vous êtes si belle! Vous voyez que je sais sa raison. Dites-la-moi. Que gagneriez-vous à m'empêcher de lui parler? je parlerais au roi. Non? pourquoi? pour ne pas dénoncer Jorge? le roi lui pardonnerait, c'est mon fils! Le roi ne m'a jamais rien refusé. Je suis bien tranquille. Si je m'adresse à vous, c'est surtout pour vous, à qui le roi ne pardonnerait pas; mais je n'ai pas peur pour Jorge. Ainsi, vous n'avez pas intérêt à m'empêcher de lui parler; au contraire. Dona Florinde, soyez bonne. D'abord, qu'espérez-vous? vous venger? impossible. Puisque je suis dans le secret! Il est évident que je vais avertir le roi. Vous ne supposez pas que je vais rester ici pendant que cela s'accomplirait. Je ne suis pas insensée. Le roi prendra des précautions, les portes seront gardées, aucun danger pour lui. C'est un mot à dire. Je le dirai. Vous n'en doutez pas. Il aurait fallu que je ne fusse pas présente quand Jorge a promis; du moment que j'y étais, l'horrible chose est manquée. Vous pouvez y renoncer. Vraiment. Je vous assure que je vais avertir le roi. Quand je ne l'avertirais pas, est-ce que ses arbalétriers ne le gardent pas jour et nuit? Jorge ne pourrait même pas tirer son épée. Que voulez-vous donc? que Jorge soit pris, livré à la colère du roi, condamné? Quel mal vous a-t-il fait? Ce n'est pas lui qui a perdu don Manuel, il l'arrachait à l'al-

cade, vous l'avez vu, il mourait pour lui. Il fait tout ce que vous lui dites. Il vous aime, n'est-ce pas? Est-ce un motif pour que vous le fassiez condamner? Car c'est pour Jorge que j'ai peur. Pour lui seul. Don Pèdre ne court aucun péril. S'il y avait une chance qu'on pût approcher don Pèdre, rien qu'une, je vous comprendrais, je vous laisserais faire. Je conçois votre ressentiment. J'entre dans vos chagrins. Pauvre dona Florinde! Ce que je souffre pour mon fils, vous l'avez souffert pour votre mari. Eh bien! est-ce que cela ne vous touche pas que nous ayons eu les mêmes angoisses? Une souffrance commune, n'est-ce pas une sorte de parenté? Est-ce que cela ne nous fait pas un peu sœurs? Nous ne sommes pas du même sang, mais nous sommes des mêmes larmes!

DONA FLORINDE.

Pas encore.

DONA BEATRIZ.

Quoi que vous ayez fait, c'était pour sauver votre mari, je vous en approuve, je vous en loue. Mais maintenant l'infant est mort, vous ne le ressusciterez pas, faites que je puisse parler à mon fils. Quel bien cela fait-il aux morts qu'on les venge? Ils ont plutôt envie de pardonner pour que Dieu leur pardonne. Oui, don Manuel pardonne à don Pèdre. L'infant vous demande la grâce du roi. Tant qu'il a vécu, vous avez bien fait, mais à présent c'est fini... (A ce mot, dona Florinde, qui a tout écouté avec l'immobilité d'une statue, relève la tête et regarde dona Beatriz fixement.)

DONA FLORINDE, éclatant.

Ah! c'est fini? Oui, l'infant est mort, celui qui était toute ma vie est mort, il ne reviendra pas, c'est fini. Voilà ce que vous me dites pour m'apaiser, malheureuse! L'infant est mort, tu ne le ressusciteras pas, nous l'avons bien tué, donne-nous la main, les morts pardonnent, les morts demandent la grâce de leur meurtrier. M'apaiser? mais regardez-moi donc! Est-ce que vous ne voyez pas mes yeux creux, mon front livide, ma figure de morte? Hier, je n'étais que la femme de l'infant, aujourd'hui je suis son spectre! Don

Pèdre suivra son frère. C'est dit. J'ai bien choisi mon aide ! Faites de moi ce qu'il vous plaira, je suis inutile à présent, je peux disparaître, j'ai quelqu'un qui travaille pour moi. Non, vous n'avertirez pas le roi. Si c'était possible, ce serait fait. Mais vous savez bien que don Pèdre ne pardonne pas. Vous ne direz pas une parole. Vous ne ferez pas un signe. Vous n'avez même pas le droit de trembler. Vous saurez que votre amant est en péril, et vous sourirez, ou bien vous dénoncerez votre fils ! Vous verrez le couteau levé sur votre amant, et vous vous tairez, ou bien vous dénoncerez votre fils! — Quant à parler à don Jorge, tenez, je souffre trop pour être bonne, mais, si j'ai un conseil à vous donner, ne parlez pas à votre fils. D'ailleurs, vous n'obtiendriez rien. Personne n'obtiendrait rien. La statue du tombeau de l'infant s'attendrirait avant lui. Je vous dis que moi, qui lui ai mis la colère au cœur, je voudrais la lui ôter, je ne pourrais pas. Et vous !... Croyez-moi, ne lui parlez pas, ne lui demandez pas ce qu'il a contre don Pèdre. Laissez-le passer. Adieu. (Elle sort.)

SCÈNE III

DONA BEATRIZ, seule.

« Si j'ai un conseil à vous donner, ne lui parlez pas, ne lui demandez pas ce qu'il a contre don Pèdre, laissez-le passer. » Oui, le moyen de Martin Diaz est le meilleur. C'est le seul. Mais qu'il se dépêche donc ! (Entre Martin Diaz.)

DONA BEATRIZ.

Eh bien ! et les hommes ?

MARTIN DIAZ.

Ils sont là.

DONA BEATRIZ.

Qu'ils entrent donc! (Martin Diaz fait un signe. Entrent Zorzo, Trombalgo et cinq hommes.)

DONA BEATRIZ, à Martin Diaz.

Va chercher don Jorge; amène-le, n'importe comment. Dis-lui que je le veux, que je suis malade, que je suis morte, mais amène-le. (Martin Diaz sort.)

SCÈNE IV

DONA BEATRIZ, ZORZO.

DONA BEATRIZ.

On vous a dit ce que vous avez à faire?

ZORZO.

Oui, senora.

DONA BEATRIZ.

Vous connaissez don Jorge?

ZORZO.

J'ai fait la guerre sous lui.

DONA BEATRIZ.

Et vous avez consenti?

ZORZO.

C'est vrai, j'aurais dû demander le double.

DONA BEATRIZ.

Pourquoi n'avez-vous pris que ces hommes? Vous ne serez pas assez.

ZORZO.

Il viendra seul?

DONA BEATRIZ.

Oui.

ZORZO.

Nous sommes sept !

DONA BEATRIZ.

Martin Diaz vous aidera. Préparez-vous.

ZORZO.

La senora nous regardera-t-elle ?

DONA BEATRIZ.

Est-ce que je pourrais ?

ZORZO, plaçant ses hommes derrière les portes.

Deux ici. — Qu'est-ce que cette porte ? (Il pousse le verrou et ouvre la porte.) Un cachot. Ce n'est pas par là qu'il s'enfuira. — Une fenêtre. Il y a une galerie extérieure. (Il met deux hommes en dehors de la fenêtre.) Par où viendra-t-il ?

DONA BEATRIZ, montrant une porte.

Par ici.

ZORZO, laissant cette porte libre et en voyant une autre.

Là, vous deux.

DONA BEATRIZ.

S'il se défend ?

ZORZO.

Je vous dis que nous sommes sept.

DONA BEATRIZ.

N'allez pas lui faire de mal !

ZORZO.

Nous tâcherons.

DONA BEATRIZ.

S'il a seulement une égratignure, je le fais pendre.

ZORZO.

Pardon, la potence n'était pas dans le prix.

DONA BEATRIZ.

Je l'y mets.

ZORZO.

Soit, j'aurai les mains d'une douce vierge.

DONA BEATRIZ.

J'entends son pas. Je m'en vais bien vite. Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! Surtout ne lui faites pas de mal. (Elle sort.)

SCÈNE V

ZORZO.

Certainement, j'aurais mieux aimé que ce fût un autre. Don Jorge de Lara ! Ça me fend le cœur ; vrai, j'en suis fâché tellement que, si c'était à recommencer, je me ferais payer très-cher. (Entre don Jorge.)

DON JORGE, à part.

Elle le veut ? Je lui aurais épargné cette entrevue. Elle veut une explication ? elle l'aura ! Mais où donc est dona Beatriz ?

ZORZO.

C'est moi.

DON JORGE.

Que veut ce drôle ?

ZORZO.

Vous me reconnaissez ?

DON JORGE.

Il me semble que je t'ai vu quelque part.

ZORZO.

En Aragon, senor ; je m'appelle Zorzo.

DON JORGE.

Zorzo? Ah! oui, je me souviens. Que fais-tu chez moi?

ZORZO.

Ce qui m'est ordonné par la misère.

DON JORGE.

Tu demandes l'aumône?

ZORZO.

Senor!

DON JORGE.

Que demandes-tu donc?

ZORZO.

Votre épée.

DON JORGE.

Comment, mon épée!

ZORZO.

Insultez-moi. C'est vrai, je fais un triste métier. Vous que j'ai vu à l'œuvre contre ces infâmes Aragonais qui m'ont volé mes belles armures! je vous demande votre épée, c'est honteux! Donnez-la-moi. Mais je me méprise bien, allez. Traitez-moi de lâche, crachez-moi au visage, j'en ai besoin. J'espère bien que vous allez vous défendre et me flanquer une ou deux blessures, ça me fera du bien. Vous ne pouvez pas savoir quel sentiment d'estime et de respect j'ai pour vous. Donnez-moi votre épée. J'ai promis à votre mère de m'emparer de vous. (Entre Martin Diaz.)

DON JORGE.

Vous êtes plus de deux. (Il va voir à gauche; deux hommes lui barrent le passage, l'épée nue.) Un guet-apens. (Il court à droite; deux autres hommes paraissent.) Ah! cette fenêtre. (Il y court et l'ouvre; encore deux hommes. — Martin Diaz, Zorzo et ses six hommes se jettent sur don Jorge; il essaye de tirer son épée, mais Zorzo la saisit par la lame et la repousse dans le fourreau.)

ZORZO.

Liez-lui les mains par derrière.

DON JORGE.

Trahison! trahison!

ZORZO.

Silence, senor, ou nous aurons l'amertume de vous bâillonner.

DON JORGE.

Trahison! huit contre un! Ici, mes hommes d'armes!

ZORZO.

Un mouchoir! Senor, vous me consternez. (On bâillonne don Jorge.)

DON JORGE.

Ici! — Ha!

ZORZO.

Muet!

MARTIN DIAZ.

Maintenant, portons-le dans le bateau.

ZORZO.

Un moment. (Il va regarder à la fenêtre.) On pourrait nous voir de là-haut. Et puis, une barque qui nous rencontrerait s'étonnerait d'un homme bâillonné. Il vaudrait mieux attendre la nuit.

MARTIN DIAZ.

Mais où le mettre jusque-là?

ZORZO.

Dans ce cachot.

MARTIN DIAZ.

Oui.

ZORZO, à ses hommes.

Portez-le (Les hommes le portent et ressortent, Zorzo pousse le verrou.) Vous autres, allez vous nicher sans bruit dans les recoins. (Les six hommes sortent.)

MARTIN DIAZ.

Suffiras-tu seul à le garder?

ZORZO.

Avec ce verrou? un enfant suffirait.

MARTIN DIAZ.

Alors, je vais dire à dona Beatriz comment la chose s'est passée.

ZORZO.

Allez. (Martin Diaz sort.)

SCÈNE VI

ZORZO.

Causons un peu avec ce jeune seigneur pour le désennuyer. (Il s'approche de la porte et parle à don Jorge par la grille.) Eh bien, senor, comment vous trouvez-vous? Le lieu n'est pas éblouissant, mais voici le jour qui tombe, nous allons bientôt vous tirer d'ici et vous mener à Alcala. Vous y serez à merveille ; je connais votre château, pour l'avoir pillé, autrefois, du temps d'Albuquerque, vous savez celui qui, mort, conduisait encore ses vassaux à la guerre, et dont le cadavre avait voix dans les conseils ; Cabeza de Vaca, son majordome, penchait l'oreille à la bouche du mort et redisait ses paroles. Nous n'avions pas laissé grand'chose du château, mais on l'a réparé depuis. Vous en serez content. Vrai, je suis désolé de ce qui vous arrive. Quand je pense que c'est moi qui vous ai enfermé là, je voudrais savoir rougir. Nous étions huit contre un, c'est dégradant. Je vous ai bâillonné, je suis immonde. Et je ne sais même pas ce qu'on va faire de vous : je vais vous livrer, lié de cordes, à des inconnus, qui peuvent vous maltraiter, vous torturer, vous supprimer, comprenez-vous mon ignominie? Vous me regardez avec mépris. Je crois

bien! J'ai vu un lion en cage, c'est étonnant comme vous lui ressemblez, je suis une bête brute. Tiens! je saigne. Oui, je me serai blessé en retenant la lame. Tant mieux! Dites donc, vous m'avez coupé la main, merci! (Il prend son mouchoir et se bande la main. Dona Florinde paraît.)

SCÈNE VII

DONA FLORINDE, ZORZO.

DONA FLORINDE.

Dona Beatriz me croit partie, mais je voudrais voir sortir don Jorge. Je ne sais, je redoute un piége. Elle n'a pas compris que c'était cela, et non sa menace, qui m'amenait ici. J'ai vu don Jorge venir de ce côté avec Martin Diaz. Il n'a pas reparu.

ZORZO, à la grille.

Espérons, senor. Ce sont là les accidents de la guerre. Les plus victorieux ont leurs mauvaises journées. Vous aurez votre revanche. Demain, peut-être, ce sera vous qui me prendrez, vous me rendrez ce que je vous prête aujourd'hui. De meilleurs jours luiront, vous me punirez, vous me ferez pendre. Espérons.

DONA FLORINDE.

Zorzo! A qui donc s'adresse-t-il? (Elle vient à la grille et regarde.) Don Jorge!

ZORZO, se retournant.

Quelqu'un! Ah! c'est vous, senora?

DONA FLORINDE.

Que faites-vous là?

ZORZO.

Ne m'en parlez pas ; j'ai honte de moi.

DONA FLORINDE.

C'est don Jorge que j'ai vu dans ce cachot?

ZORZO.

Hélas!

DONA FLORINDE.

Qui donc l'y a mis?

ZORZO.

C'est moi.

DONA FLORINDE.

Vous! pour qui?

ZORZO.

Pour sa mère!

DONA FLORINDE, à part.

Ah! oui. Comment le délivrer? (A Zorzo). Est-ce que vous avez quelque chose contre don Jorge?

ZORZO.

Moi? Je l'adore!

DONA FLORINDE.

Et vous le gardez?

ZORZO.

On me paye.

DONA FLORINDE.

Et si l'on vous payait pour le lâcher?

ZORZO.

Senora, vous m'affligez. Trahir une cliente! Que deviendrait le commerce?

DONA FLORINDE.

Ne vous fâchez pas, Zorzo ; je ne tiens pas du tout à délivrer don Jorge. Ce n'est pas lui que je voudrais tirer d'ici.

ZORZO.

Qui donc?

DONA FLORINDE.

Moi.

ZORZO.

Vous! Ah çà, tout le monde est donc prisonnier aujourd'hui?

DONA FLORINDE.

Pouvez-vous me faire sortir?

ZORZO.

Je le pourrais, senora; mais, je vous le répète, je serais un malhonnête homme si je travaillais contre dona Beatriz, qui me paye.

DONA FLORINDE.

Elle vous paye pour don Jorge, non pour moi.

ZORZO.

Cette distinction me frappe. D'ailleurs, vous êtes une pratique, je vous dois de la reconnaisance: quelle somme m'offrez-vous?

DONA FLORINDE, ôtant une bague.

Ce diamant vous va-t-il?

ZORZO, appelant.

Trombalgo!

TROMBALGO, entrant.

Capitaine?

ZORZO.

Conduis madame au bateau, et dis aux bateliers de la mettre à l'autre rive et de revenir aussitôt. Vite, senora. Eh bien, allez donc!

DONA FLORINDE.

Tout à l'heure.

ZORZO.

Tout de suite! je vais avoir besoin de la barque pour don Jorge, elle n'aura que le temps de vous porter et de revenir.

DONA FLORINDE.

Je réfléchis que dona Beatriz peut être sur sa terrasse et me reconnaître à mes vêtements.

ZORZO.

C'est vrai. Trombalgo!

TROMBALGO.

Capitaine?

ZORZO.

Il fait chaud.

TROMBALGO.

Oui, capitaine.

ZORZO.

Tu as envie de prendre un bain.

TROMBALGO.

Je ne sais pas.

ZORZO.

Je te l'apprends.

TROMBALGO.

Si vous le croyez, capitaine...

ZORZO.

J'en suis sûr. Je te permets un bain. — Eh bien, où vas-tu donc? Est-ce que cette fenêtre n'est pas sur le Guadalquivir? Allons, jette-toi.

TROMBALGO.

Tout habillé?

ZORZO.

Plaisantes-tu? tes habits sont à moi. Donne d'abord ton casque et ton justeaucorps. Va ôter le reste sur la galerie extérieure. (Trombalgo sort par la fenêtre; un instant après, il passe à Zorzo les

autres pièces de son costume.) Les souliers, bien ; les jambières ; il se jette. Maintenant, changez d'habits.

DONA FLORINDE.

Où ?

ZORZO.

Sur cette galerie.

DONA FLORINDE.

Voyons. (Elle regarde.) C'est impossible, on y est exposé à toutes les barques qui passent.

ZORZO.

Là, dans cet enfoncement.

DONA FLORINDE.

En public ?

ZORZO.

Il n'y a personne.

DONA FLORINDE.

Et vous ?

ZORZO.

Je tournerai le dos. Et puis, voici la nuit.

DONA FLORINDE.

Vous vous engagez à ne pas vous retourner ?

ZORZO.

Sur mon honneur !

DONA FLORINDE.

Éloignez-vous un peu.

ZORZO.

J'y consens.

DONA FLORINDE.

Encore ! encore ! (Pendant que Zorzo s'éloigne, dona Florinde s'approche du cachot, et tire doucement le verrou.) Ne vous retournez pas !

ZORZO.

C'est juré. (Elle entre dans le cachot avec les habits, puis ressort presque aussitôt sans les habits.)

ZORZO, à lui-même.

Pourquoi me retournerais-je? Pour voir une femme se déshabiller? J'ai d'autres soucis en tête que ces curiosités puériles. Quelle peut être la raison de la violence qu'on fait à ce seigneur? Quelque dessein qu'il avait et qu'on veut rompre? Pour que sa mère, qui a l'air de l'aimer puisqu'elle me le recommande si éloquemment, le fasse désarmer et garrotter, chez lui, il faut qu'il ait projeté quelque chose de sérieux. Un meurtre sans doute. Et voilà ce que j'empêche! A quoi le besoin d'argent ne réduit-il pas un homme de cœur! —Senora, est-ce fait?

DONA FLORINDE.

Dans un instant.

ZORZO.

Dites donc, senora, quand vous serez à l'autre bord, ayez pitié de ce pauvre Trombalgo dont le bain va être un peu long, et renvoyez-lui ses habits.

DONA FLORINDE.

Je les lui renverrai.

ZORZO.

Hâtez-vous.

DONA FLORINDE.

Je me hâte.

ZORZO, à part.

Oui, c'est un meurtre que j'empêche. Enfin! (A dona Florinde.) Senora...

DONA FLORINDE.

Je vais avoir fini.

ZORZO.

Au nom du ciel, ne tardez pas, Martin Diaz va revenir, il vous

verrait, et je vais avoir besoin de la barque. (Don Jorge, vêtu des habits de Trombalgo, visière baissée, sort du cachot. Dona Florinde y entre. Don Jorge repousse le verrou.)

DONA FLORINDE, par le grillage.

C'est fait.

ZORZO.

Ah! (Il se retourne et revient.) Ma foi, vous avez l'air d'un véritable homme ; moi-même je m'y tromperais. Vous avez eu raison de baisser la visière du casque. Çà, maintenant, en route! (Il appelle.) Chenilga! (Entre un de ses hommes.) Voici une apparence de Trombalgo que tu vas m'aller débarquer de l'autre côté de la rivière, et lestement, et tu ramèneras le bateau. Ah! si les bateliers ne te croyaient pas, montre-leur mon poignard. Tiens. J'entends Martin Diaz. Et dona Beatriz! Allez! allez! (Don Jorge et Chenilga sortent. Dona Beatriz et Martin Diaz entrent.) Il était temps!

SCÈNE VIII

DONA BEATRIZ.

Non, laisse-moi, Martin Diaz, j'ai eu tort de me laisser effrayer par dona Florinde; elle voulait m'empêcher de voir mon fils. J'ai été folle de croire cette méchante femme. Il est amoureux d'elle, voilà le vrai. Elle est très-jolie. Où est-il?

MARTIN DIAZ.

Voyez-le, mais pas ici. Dans deux heures, il sera à Alcala, soyez-y en même temps que lui. Là, dans le château que le roi vous a donné et dont les gens ne connaissent que vous, vous aurez tout le temps de le voir, de le prier, de le persuader.

DONA BEATRIZ.

Où est-il?

MARTIN DIAZ.

Zorzo ! qu'attends-tu ? il est nuit !

ZORZO.

Nous partons. Holà ! (Entrent les quatre hommes. Zorzo va ouvrir le cachot.)

DONA BEATRIZ.

Dans un cachot ! chez lui !

ZORZO.

Venez, seigneur comte. Mais venez donc ! (Personne ne sortant, il va pour entrer.) Le voici.

DONA BEATRIZ.

Pardon, Jorge ! (Dona Florinde sort du cachot.) Une femme !

ZORZO.

Une femme !

DONA BEATRIZ court dans le cachot et en sort aussitôt.

Personne ! (A dona Florinde.) Venez. (Elle l'entraîne vers la fenêtre, où il y a encore un peu de jour.)

DONA FLORINDE.

C'est moi !

ZORZO.

Ah ! je comprends !

DONA BEATRIZ.

Et don Jorge ?

DONA FLORINDE.

Évadé !

DONA BEATRIZ, à Zorzo.

Malheureux ! courez !

ZORZO, allant à la fenêtre.

Trop tard ! la barque revient.

DONA BEATRIZ.

O mon Dieu! Vite à l'Alcazar! Arriverai-je à temps? Misérable dona Florinde! Oh! j'aurai ma vengeance! (Elle sort en hâte.)

DONA FLORINDE.

Moi, j'ai la mienne! (Elle sort.)

ZORZO.

Et moi qui ne me retournais pas! Joseph!

FIN DU CINQUIÈME ACTE

ACTE SIXIÈME

Une salle de l'Alcazar.

SCÈNE PREMIÈRE

LE ROI, d'abord seul. — Paraît DONA BEATRIZ avec MUDARRA.

DONA BEATRIZ, à Mudarra.

Mon fils n'est pas venu ?

MUDARRA.

Non, madame.

DONA BEATRIZ.

Bien. Laissez-moi seule avec le roi. (Mudarra sort.)

SCÈNE II

LE ROI, DONA BEATRIZ.

LE ROI.

Vous ici, dona Beatriz ?

DONA BEATRIZ.

Senor, j'ai une chose à vous demander. Mais je n'oserai pas si vous ne me la promettez pas d'avance.

LE ROI.

Parlez hardiment. Tout ce qui dépend de moi vous appartient.

DONA BEATRIZ.

Oui, mais vous me direz que cela ne dépend pas de vous.

LE ROI.

Je ne me croyais pas avare. Que désirez-vous ? Un palais, un château, un gouvernement ?

DONA BEATRIZ.

Et si c'était la vie d'un homme ?

LE ROI.

La vie d'un condamné ?

DONA BEATRIZ.

D'un condamné ! Non ! grand Dieu !

LE ROI.

Alors, je ne vous comprends pas.

DONA BEATRIZ.

Don Pèdre, je vous en prie, je vous en supplie, accordez-moi ce que je vous demande, ou bien comment voulez-vous que je vous sauve ?

LE ROI.

Que vous me sauviez ?

DONA BEATRIZ.

Ne faites pas attention à mes paroles. J'ai l'esprit troublé. Je vois encore cet horrible échafaud d'aujourd'hui. Ah ! Dieu ! l'échafaud ! j'ai peur.

LE ROI.

Pour qui ?

DONA BEATRIZ.

Pour vous d'abord.

LE ROI.

Et pour qui après?

DONA BEATRIZ.

Pour vous d'abord. Tous ces supplices sont un mauvais moyen d'apaiser les haines. Les jeunes cœurs s'exaltent et s'irritent Oui, c'est cela qui les courrouce. Bien sûr, ce n'est que cela. C'est un excès de générosité ; il ne faut pas trop leur en vouloir. Promettez-moi de pardonner Il le faut. Pardonnez, je vous aime tant ! Vous ne savez pas comme je vous aime, don Pédre. Mon honneur dans cette vie et mon âme dans l'autre, je vous ai tout donné : eh bien, je suis heureuse d'être méprisée et damnée à cause de toi. Seulement, je me demande quelquefois comment je pourrai être en enfer, pendant que tu seras au ciel !

LE ROI.

Dona Beatriz... — Pour qui encore avez-vous peur ?

DONA BEATRIZ.

Pour personne.

LE ROI, à part.

C'est singulier.

DONA BEATRIZ.

Seigneur, je vous en supplie. Vous n'avez jamais fait grâce. Pas même à votre frère. Si vous faisiez grâce une fois, je suis sûre que les jeunes gens vous aimeraient. Promettez-moi que, la prochaine fois, vous ferez grâce. Promettez-le-moi. Il le faut absolument.

LE ROI, à part.

Est-ce que ?... — Quel soupçon !

DONA BEATRIZ.

Voyons. Quelqu'un qui saurait quelque chose hésiterait à vous

avertir. Je ne dis pas cela pour moi, je ne sais rien. Oh ! non, vraiment rien. Mais je saurais quelque chose, j'aurais un soupçon, une frayeur vague, une inquiétude de femme, je n'oserais pas vous en parler. Vous êtes si sévère ! Je craindrais de faire condamner un malheureux qui ne serait peut-être pas aussi coupable que je l'aurais cru, qui ne le serait peut-être pas du tout. Au lieu que, si vous étiez miséricordieux, si vous me promettiez de pardonner, je vous préviendrais, je vous sauverais. Oh ! ne m'empêchez pas de vous sauver. Que voulez-vous que je fasse ? Ayez pitié de moi. Dites que vous ferez grâce une fois. Rien qu'une seule fois. Pour essayer. Après, vous ferez ce que vous voudrez. Je ne vous ai jamais rien demandé, vous savez Je vous demande cela. Je vous le demande à genoux. Donnez-moi votre parole royale que le premier coupable, seulement le premier, vous lui pardonnerez !

LE ROI, la regardant fixement.

Jorge a donc de mauvais desseins ?

DONA BEATRIZ.

Jorge ! mon fils !

LE ROI.

Votre émotion... L'autre nuit, il a défendu l'infant contre mon alcade. Qu'il prenne garde à lui. Mon nom est justice.

DONA BEATRIZ.

A propos de quoi me faites-vous cette menace ? Qu'est-ce que je vous ai fait ? Qu'est-ce que Jorge vous a fait ? L'autre nuit, il avait raison. Votre alcade l'offensait et m'offensait moi-même. Jorge est peut-être un peu prompt, je l'ai gâté, c'est ma faute, il se calmera, c'est un enfant.

LE ROI.

On est toujours un enfant pour sa mère. Qu'il se surveille. S'il allait trop loin, tout votre fils qu'il est, il ne dépendrait pas de moi de pardonner. L'action juge, moi j'exécute.

DONA BEATRIZ.

Je ne sais pas ce que vous avez contre moi. Je ne pensais même pas à don Jorge. Je ne pensais à personne. Je vous dis : Si on avait de mauvais desseins? Je ne vous dis pas : On en a. Mais vous aimez à me torturer.

LE ROI.

Vous m'assurez que don Jorge ne rêve rien de mal?

DONA BEATRIZ.

Mon fils! pourquoi pas moi?

LE ROI.

Ni personne, à votre connaissance?

DONA BEATRIZ.

Est-ce que je ne vous préviendrais pas?

LE ROI.

En effet, vous ne me laisseriez pas surprendre, même par votre fils. Je crois qu'il n'y a nul danger. Je ne prendrai pas de précautions.

DONA BEATRIZ.

Bon! voilà que vous n'allez plus vous garder à présent! Vraiment, vous ne savez qu'imaginer pour me faire souffrir.

LE ROI.

Voyons, tu sais quelque chose?

DONA BEATRIZ.

Non, rien.

LE ROI.

S'il y a un danger, vous le connaissez. Alors, je peux être tranquille. Je n'ai pas dormi la nuit dernière et je sortirai encore cette nuit, je vais prendre un peu de repos. Je m'en rapporte à vous. Aveuglément. A bientôt, dona Beatriz. Du moment que vous me dites

qu'il n'y a rien, je suis tout à fait sans inquiétude. Tenez, je vais laisser ma porte ouverte.

DONA BEATRIZ, à part.

Ciel !

LE ROI.

A bientôt. (Il sort.)

SCÈNE III

DONA BEATRIZ, puis MUDARRA.

DONA BEATRIZ va au fond et appelle.

Mudarra ! (Entre Mudarra.) Avec qui êtes-vous dans la salle d'à côté ?

MUDARRA.

Avec Diego de Padilla.

DONA BEATRIZ.

Vous allez descendre dans la salle d'en bas.

MUDARRA.

Mais le roi nous a dit de nous tenir là.

DONA BEATRIZ.

Il a changé d'avis. Il va dormir, et il craint que le bruit ne le réveille. Descendez doucement surtout, qu'il ne vous entende pas.

MUDARRA.

Je vais le dire à don Diégo.

DONA BEATRIZ.

Que personne ne monte. Sous aucun prétexte. Si le roi a besoin de vous, je vous appellerai. Jusque-là, on ne montera pas. Ah !

excepté don Jorge, qui va venir veiller le roi. Excepté lui, personne. Allez. (Mudarra sort.)

SCÈNE IV

DONA BEATRIZ, seule.

Il fallait les éloigner, ils nous auraient entendus, et je n'aurais pas pu parler à Jorge. Leur présence ne l'aurait pas arrêté, il est si brave ! L'essentiel est que je lui parle ; je lui dirai des choses très-sensées, très-calmes, je me traînerai à ses pieds. Ah ! pourquoi le roi n'a-t-il pas voulu me promettre de faire grâce, je lui aurais dit la vérité. Mais je ne pouvais pas pourtant livrer mon fils. Et alors, je livre le roi. Jorge va venir, le roi est endormi, pas de précautions, tout cela est terrible. Et maintenant que j'ai éloigné du roi tous ceux qui pouvaient le défendre, maintenant que je l'ai rassuré, et qu'il dort, et que sa porte est ouverte, si Jorge n'allait pas m'écouter ! Oh ! il m'écoutera ! S'il ne cédait pas ? Est-ce que c'est possible ! Ce serait donc moi qui frapperais don Pèdre ! quelle folie ! Je dirai à Jorge que c'est moi qui ai éloigné Mudarra ; alors il sera bien obligé de s'arrêter ; il est libre de commettre les actions qu'il veut, mais il n'a pas le droit de m'en faire complice ; je n'ai pas envie de tuer don Pèdre, moi ! J'expliquerai cela à don Jorge, il est intelligent, il comprendra, tout va s'arranger, je suis bien malheureuse. Ces choses-là peuvent donc arriver ! Lui contre lui ! Si je ne persuade pas Jorge, que ferai-je ? Appeler ? dénoncer mon fils ? jamais ! Et cependant puis-je le laisser agir ? O mon Dieu ! ne pouvoir ni parler ni me taire ! Mon silence tue le roi, mes cris tuent mon enfant ! (Entre don Jorge.) Ah !

SCÈNE V

DONA BEATRIZ, DON JORGE.

DON JORGE, apercevant sa mère, à part.

Dona Beatriz !

DONA BEATRIZ, se jetant au-devant de lui.

Que viens-tu faire ici ?

DON JORGE.

Et vous ?

DONA BEATRIZ.

Tu viens pour un crime !

DON JORGE.

Pour un châtiment.

DONA BEATRIZ.

Tu l'avoues ! Tu es un malheureux !

DON JORGE.

Madame...

DONA BEATRIZ.

Tu vois, tu n'oses déjà plus m'appeler ta mèr

DON JORGE.

Madame, vous étiez avec les amis de l'infant...

DONA BEATRIZ.

Oui, j'y étais, quoique je sois encore vivante.

DON JORGE.

Vous connaissez donc la promesse que j'ai faite. Je l'ai faite en face des tombes.

DONA BEATRIZ.

Tu sors d'une tombe, et tu veux tuer !

DON JORGE.

Ma résolution est plus froide et plus irrévocable que le cadavre devant lequel je l'ai prise.

DONA BEATRIZ.

Mais je suis là, moi !

DON JORGE.

Que pouvez-vous ?

DONA BEATRIZ.

Je peux pleurer !

DON JORGE.

Vous le pouvez. (Il fait un pas vers la chambre du roi.)

DONA BEATRIZ.

Où vas-tu donc ? Le roi n'est pas là.

DON JORGE.

Si, Mudarra m'a dit en bas qu'il dormait.

DONA BEATRIZ.

Et tu frapperais un homme endormi !

DON JORGE.

Je le réveillerai ! Laissez-moi.

DONA BEATRIZ.

Non, je ne te laisse pas ! Écoute-moi. J'ai d'excellentes raisons à te donner. Causons tranquillement. Ah ! je voudrais être morte ! Voyons, je suppose que tu... Non ! c'est impossible ! devant moi ! lui ! toi ! Je te parle tranquillement. Au premier cri du roi, les arbalétriers accourraient, tu ne pourrais pas t'échapper.

DON JORGE.

Je ne veux pas m'échapper.

DONA BEATRIZ.

Tu veux mourir, maintenant! mais tu me détestes donc!

DON JORGE.

Laissez-moi passer.

DONA BEATRIZ.

Non! Mon Jorge, sois bon pour ta mère, le roi ne te ferait pas grâce, qu'est-ce que je deviendrais? Tu as sur le cœur ma violence de ce soir, c'est vrai, tu as le droit de me maudire, rentrons chez nous, nos serviteurs se tairont, le roi n'apprendra rien de ce qui s'est dit dans le tombeau, tu consens, mon Jorge? Ne me fais plus cette figure redoutable. Dis-moi une bonne parole. Non? seulement un sourire. Eh bien! tu vas encore de ce côté! Mais qu'est-ce que le roi t'a fait?

DON JORGE.

Rien.

DONA BEATRIZ.

Puisqu'il ne t'a rien fait, pourquoi veux-tu le frapper? Par amour pour cette femme?

DON JORGE.

Je hais l'amour!

DONA BEATRIZ.

Mais je vais devenir folle, moi! Sans motif! Oh! tu n'entreras pas!

DON JORGE.

Madame, retirez-vous.

DONA BEATRIZ.

Hélas! mon fils!

DON JORGE.

Madame, j'entrerai.

DONA BEATRIZ.

Alors, tu marcheras sur ta mère à genoux ! (Elle se jette à genoux devant la porte.)

DON JORGE.

Madame, vous voyez mes yeux, levez-vous.

DONA BEATRIZ.

Je ne veux pas !

DON JORGE.

Allons, il le faut.

DONA BEATRIZ.

Je ne veux pas !

DON JORGE.

Je suis la mort qui passe, qu'on se range !

DONA BEATRIZ.

Je ne veux pas !

DON JORGE, terrible.

Pourquoi ?

DONA BEATRIZ.

C'est mon amant ! (Don Jorge recule. Moment de silence et de stupeur.)

DON JORGE.

Cette parole a été dite. Les anges l'ont entendue. C'est effrayant.

DONA BEATRIZ.

Hélas !

DON JORGE.

J'espère qu'à présent vous allez me laisser passer. Tout est dit, n'est-ce pas ? Quand je pense que c'est pour me retenir que vous m'avez dit cela ! Mais pour qui me prenez-vous donc ? Vous croyez donc que je suis un Padilla ? Vous croyez que ceux de mon nom vivent en amis avec leur déshonneur ? Plus un mot. Plus un geste.

Je vais accomplir mon œuvre. Pour me retenir ! Je ne comprends plus rien aux choses qui arrivent. Ce que vous me dites pour me faire m'en aller — est ce qui m'a fait venir ! (Il la repousse violemment et passe.)

DONA BEATRIZ.

Eh bien ! au premier pas que tu fais, je crie à l'aide !

DON JORGE.

Criez.

DONA BEATRIZ.

Comment ! tu entres ! Voilà les fils à présent ! Je te préviens que je vais appeler. Tu entres ? Non ! (Elle se cramponne à son corps.)

DON JORGE.

Si !

DONA BEATRIZ.

Non ! Ah ! je n'ai pas la force. Tu le veux ? Au secours ! au secours ! Altesse, réveillez-vous ! Au secours ! Don Pèdre ! Mudarra ! Ah ! on vient.

DON JORGE.

Elle me livre ! — Merci, ma mère.

DONA BEATRIZ. Elle ouvre rapidement une petite porte dissimulée dans la boiserie et tend une clef à don Jorge.

On vient. Voici un escalier secret qui te met hors du palais. Cette clef ouvre la porte de la rue. Sauve-toi.

DON JORGE.

C'est sans doute par cet escalier que vous venez chez le roi ?

DONA BEATRIZ.

Je ne verrai plus le roi, je ferai ce que tu me diras, mais sauve-toi.

DON JORGE.

Non, je suis curieux d'être tué par ma mère !

DONA BEATRIZ.

Je suis à tes pieds. Tu as encore le temps. Ah! les voici. (Entrent Modarra, les arbalétriers, puis le roi.)

SCÈNE VI

LES MÊMES, les arbalétriers, puis LE ROI.

LE ROI.

Qu'est-ce donc?

DONA BEATRIZ, aux arbalétriers.

Autour du roi! tout de suite! tous! (Les arbalétriers entourent le roi.)

LE ROI.

Mais pourquoi?

DONA BEATRIZ, à don Jorge.

Tu l'as vu s'enfuir par là?

LE ROI.

Qui s'est enfui?

DONA BEATRIZ.

Nous causions, Jorge et moi; un homme est entré, mal vêtu, vieux, oh! oui, plus de cinquante ans; en nous voyant, Jorge et moi, il s'est troublé, j'ai eu peur, j'ai crié, il s'est enfui.

LE ROI.

Par où?

DONA BEATRIZ, montrant la porte secrète.

Don Jorge dit que c'est par là.

LE ROI, aux arbalétriers.

Allez.

DONA BEATRIZ.

Pas tous !

LE ROI.

Pourquoi ?

DONA BEATRIZ.

Trois ou quatre suffiront contre un seul homme. Et s'il en venait d'autres ?

LE ROI, à Mudarra.

Vite ! (Mudarra se précipite avec quatre arbalétriers.)

DONA BEATRIZ.

Pourvu qu'on l'atteigne !

DON JORGE, à part.

Frapper maintenant, impossible ! (Rentre Mudarra.)

LE ROI.

Eh bien ?

MUDARRA.

Personne.

DONA BEATRIZ.

Il était déjà parti.

MUDARRA.

Pas par cet escalier, toujours. La porte de la rue était fermée en dedans.

DONA BEATRIZ.

Ah ! ce n'est peut-être pas par cet escalier qu'il s'est échappé. Nous étions si bouleversés de votre péril, Jorge et moi, que nous n'avons pas très-bien vu. En effet, maintenant, il me semble plutôt qu'il a pris par ici.

LE ROI.

Par ici ? Mudarra et Diégo l'auraient vu.

MUDARRA.

Nous n'étions pas dans la salle.

LE ROI.

Où étiez-vous donc?

DONA BEATRIZ.

C'est moi qui leur avais dit de descendre.

LE ROI.

Vous, dona Beatriz! Pourquoi?

DONA BEATRIZ.

Parce que vous dormiez et que le bruit pouvait vous réveiller.

LE ROI.

C'est parce que je dormais que vous éloigniez mes gardes? Et, à ce moment, vous croyiez à un danger, je l'ai bien vu dans vos paroles. Vous croyiez à un danger, et, pour m'en garantir, vous renvoyiez mes défenseurs! Parce que je dormais?

DONA BEATRIZ.

Accusez-moi d'avoir voulu vous livrer!

LE ROI.

Vous craigniez donc bien qu'on ne pût voir celui qui venait me frapper?

DONA BEATRIZ.

Altesse!

LE ROI, regardant don Jorge.

C'est lui!

DON JORGE.

Croyez-vous?

DONA BEATRIZ.

Ah! bien, oui! don Jorge! mon fils!

LE ROI.

C'est lui.

DONA BEATRIZ.

Vous me feriez repentir de vous avoir sauvé ! Lui ! c'est insensé ! mais c'est insensé ! je l'aurais dénoncé, moi, sa mère !

LE ROI.

Comme vous avez dû souffrir !

DONA BEATRIZ.

Je n'ai pas souffert du tout ! Puisque je vous dis qu'il avait plus de cinquante ans ! Don Jorge n'a pas plus de cinquante ans ! Un homme en haillons.

LE ROI.

Vous m'avez sauvé de lui, vous voulez le sauver de moi.

DONA BEATRIZ.

Combien de fois faudra-t-il vous répéter que ce n'est pas lui ? Vous n'y étiez pas, vous ! Je sais mieux que vous qui c'était, vous dormiez ! Un homme en haillons. Je le vois encore là. Une mauvaise figure. En face de Jorge. Et puis, je dis, moi, qu'il venait pour vous tuer, je l'ignore. Rien ne le prouve. Il n'avait peut-être pas une intention méchante. Les femmes crient pour rien. C'était sans doute un ouvrier qui travaillait au palais. En nous voyant, il s'est retiré par discrétion. Oui, il n'avait pas l'air d'un homme qui va commettre un crime. Il avait une figure très-honnête. Je vous en prie, ne croyez pas que ce soit Jorge.

LE ROI, allant à don Jorge.

Ainsi, c'est toi.

DON JORGE.

Oui, c'est moi. (Aussitôt des arbalétriers se jettent entre le roi et don Jorge.)

LE ROI.

Ah ! tu l'avoues ! Un parchemin ! (On en met un sur une table.)

DONA BEATRIZ.

Pedro !

LE ROI.

Il y a ici un crime, flagrant, furieux, effronté, hautain. Ce crime veut ta mort. D'un autre côté, la vie que tu as tenté de me prendre, ta mère me l'a conservée, et dans des conditions inouïes : son fils à livrer, en plein meurtre, sous l'épée de mes gardes, sous la hache de mon bourreau ! c'est là un service unique et prodigieux, qu'il est impossible de laisser sans salaire, car la justice n'est pas seulement la punition du mal, elle est aussi la récompense du bien Je suis donc entre ces deux extrémités également impossibles : le mal sans châtiment ou le bien sans récompense. (Il réfléchit profondément. Dona Beatriz s'agenouille et prie. Le roi va lentement à la table, et écrit.) Que le bien l'emporte ! Je te pardonne. Voici un sauf-conduit.

DONA BEATRIZ.

Merci !

DON JORGE, repoussant le sauf-conduit.

Je n'en veux pas.

LE ROI.

Je te pardonne absolument. Je te laisse la vie, les châteaux, les titres, les fonctions. Va dans tes états ou reste ici, ton action est effacée, je l'ignore. Nous sommes quittes, dona Beatriz.

DONA BEATRIZ.

Oh ! oui.

DON JORGE.

Altesse, j'ai voulu vous tuer. J'ai mérité la mort. Je la réclame. Quelle existence aurais-je ? Je ne puis ôter la vie à qui me la donne. Désormais vous seriez sacré pour moi. Ayez pitié. Condamnez-moi.

LE ROI.

Je ne reprends pas ce que j'ai donné. Tu vivras.

DON JORGE.

Me voici donc condamné à vivre. Je vivrai, frappé de ma grâce,

traînant partout avec moi une injure non vengée, étonnant les aïeux là-haut, fils ténébreux de pères flamboyants. Holà ! vous, on peut me mépriser !

DONA BEATRIZ.

Hélas !

DON JORGE.

Altesse ! il y aura demain, à midi, au couvent de Saint-Barthélemy, un enterrement. Je vous prie d'y assister.

DONA BEATRIZ.

Ne promettez pas !

LE ROI.

J'irai.

DON JORGE.

Merci.

LE ROI.

Çà, je ne dormirai pas maintenant. Viens, Mudarra. (Il sort.)

DONA BEATRIZ, à don Jorge.

O Jorge ! qui donc est mort ?

DON JORGE.

Vous verrez.

FIN DU SIXIÈME ACTE

ACTE SEPTIÈME

Un cimetière dans un cloître.

SCÈNE PREMIÈRE

DON JORGE, creusant une fosse. LE TRÉSORIER.

DON JORGE.

Encore quelques pelletées de terre et ce sera fait.

LE TRÉSORIER.

Voilà un trou bravement creusé. Vous n'avez pas besoin d'un coup de main ?

DON JORGE.

Non, j'achèverai seul.

LE TRÉSORIER.

Je vous offre un coup de main parce que vous me paraissez résolu ; car moi, à votre place, je n'achèverais ni seul ni en compagnie.

DON JORGE, s'arrêtant.

Vous savez donc ce que je fais ?

LE TRÉSORIER.

Notre seigneur abbé a confiance en moi.

DON JORGE.

Vous êtes ?...

LE TRÉSORIER.

L'humble frère trésorier.

DON JORGE.

Et l'abbé vous envoie ?

LE TRÉSORIER.

Non, je suis venu de moi-même. Mais si vous voulez un conseil...

DON JORGE.

Je ne veux pas de conseil.

LE TRÉSORIER.

Puisque cette pieuse détermination vous a été inspirée de vous séparer du monde, pourquoi ne pas laisser à la porte le passé tout entier ? Ces souvenirs violents d'une injure ancienne, cet enterrement dérisoire...

DON JORGE.

Un enterrement dérisoire !. Moine, sache que tu n'auras vu dans ta vie qu'un enterrement sinistre, celui-là.

LE TRÉSORIER.

Dans les droits dont vous faites donation à notre monastère, il y a bien, n'est-ce pas, le péage du pont de Sombral ?

DON JORGE.

Soit. — On a fait dire à dona Florinde que je désirais sa présence ?

LE TRÉSORIER.

Oui.

DON JORGE.

C'est elle surtout que je veux pour témoin. Celle qui m'a dénoncé l'outrage doit voir comment je le prends. (Bruit de voix.)

LE TRÉSORIER.

Quel est ce bruit ? (Regardant.) Dona Beatriz ! Seigneur, ne faiblissez pas !

SCÈNE II

LES MÊMES, DONA BEATRIZ, suivie d'un moine.

DONA BEATRIZ.

Ah ! vivant !

DON JORGE.

Que me voulez-vous ?

DONA BEATRIZ.

Attends. (Elle va s'agenouiller au pied de la croix.)

LE TRÉSORIER, au moine.

Quelle imprudence ! Comment l'a-t-on laissée entrer ?

LE MOINE.

Ordre du roi.

LE TRÉSORIER.

Oh ! mais je serai là !

LE MOINE.

Le roi veut que dona Beatriz soit seule avec son fils. Notre seigneur abbé m'a chargé de vous le dire.

LE TRÉSORIER.

J'obéis. (Il sort avec le moine.)

SCÈNE III

DONA BEATRIZ, DON JORGE.

DONA BEATRIZ, se relevant et venant à don Jorge.

Maintenant que j'ai remercié Dieu, me voilà.

DON JORGE.

Pourquoi venez-vous ici ?

DONA BEATRIZ.

Tu es vivant ! merci ! Depuis hier, je ne respirais plus. Cet enterrement auquel tu avais prié le roi m'étouffait. Tu ne sais pas la nuit que j'ai passée, va ! Et ce matin ! on ne voulait pas me laisser entrer ; il me semblait que je ne te reverrais jamais. Oh ! que j'aie besoin de la violence pour arriver à mon enfant ! A présent, causons. Pour qui est cette fosse ? N'importe, tu es vivant ; qu'elle soit pour qui elle voudra, puisqu'elle n'est pas pour toi !

DON JORGE.

Qui vous dit qu'elle n'est pas pour moi ?

DONA BEATRIZ.

Pour toi ! Es-tu insensé ? Puisque tu es vivant !

DON JORGE.

Vous croyez ?

DONA BEATRIZ.

Je crois que tu es vivant!

DON JORGE.

Madame, allez-vous-en. L'heure approche où il va se faire ici une chose que je ne désire pas que vous voyiez.

DONA BEATRIZ.

Tu ne vas pas te tuer?

DON JORGE.

Non. Allez-vous-en!

DONA BEATRIZ.

Je ne m'en irai pas!

DON JORGE.

Savez-vous à quoi vous vous exposez en restant?

DONA BEATRIZ.

Si j'en meurs, tant mieux!

DON JORGE.

Ne restez pas. Rappelez-vous de qui je descends. Rappelez-vous Ruy Gonzalès. Il n'était question dans toute la Castille que du château que don Ruy Gonzalès venait de se faire bâtir. Le roi d'alors écrivit à don Ruy que sa reine était curieuse de voir ce château, et qu'elle viendrait le visiter tel jour. Don Ruy récompensa largement le messager de cette grande nouvelle, acheva vite d'orner ses murs, et prépara une hospitalité digne de l'hôtesse. Au jour dit, les clairons sonnèrent, don Ruy sortit avec tous ses gentilshommes, et vit arriver, la bannière royale au vent, une cavalcade nombreuse, la moitié de la cour, et, au centre, au lieu de la reine, la maîtresse du roi. Ruy Gonzalès était vieux, et n'avait pas appris à désobéir au roi; il ne témoigna aucune colère, salua cette femme que le roi lui envoyait, la laissa entrer, commander, rire, manger le repas de la reine, coucher dans le lit de la reine, lui fut poli tout le jour et tout

le lendemain et, quand elle voulut partir, la reconduisit jusqu'au bout du pont. Seulement, dès qu'elle ne fut plus chez lui, sans attendre son remercîment, sans la saluer, sans la connaître, il rentra, prit une pioche, comme j'ai pris celle-ci, monta sur son toit et, appelant ses serviteurs, don Ruy Gonzalès se mit à démolir sa maison offensée, trouvant que le seul château habitable c'est l'honneur! Madame, don Ruy Gonzalès était mon grand-père. Je suis donc d'un sang qui n'a pas de patience pour la honte ! Ne restez pas ici !

DONA BEATRIZ.

Que vas-tu faire ? Tu ne veux pas répondre ? Dis-moi seulement ce que tu deviendras après.

DON JORGE.

Après les funérailles ? Je m'enfermerai dans ce couvent.

DONA BEATRIZ.

Et tu crois que je te laisserai faire ! Jorge, tu ne voudras pas. Il y a d'abord une réflexion qui doit te frapper. Toute la cour sera là. Quel que soit ton projet, songes-tu quel scandale ? Tu dis que tu as une tache à ton nom et, au lieu de la cacher, tu la publies !

DON JORGE.

Oh ! elle est publique ! On n'est pas ce que vous êtes incognito.

DONA BEATRIZ.

Raisonnons. Il y a une faute, et une expiation est nécessaire. Mais par qui les fautes doivent-elles être expiées ? par les coupables. Toi, tu es innocent, tu n'as pas le droit de te punir. Tu ne peux plus rien contre le roi ; c'est vrai. Oh ! non, rien. Il t'est sacré, tu l'as dit, je te l'accorde. Tu vois que, quand tu as raison, je suis de de ton avis. Mais me voici, moi. C'est moi qui ai commis le mal, l'expiation m'appartient, je ne te la donne pas. C'est moi qui entrerai dans un couvent, et j'y ferai une telle pénitence qu'elle couvrira toute ma faute. J'y pleurerai jusqu'à ce que ma honte en

soit lavée. Alors, tu pourras lever la tête, reprendre ta vie, faire la guerre...

DON JORGE.

Servir le roi.

DONA BEATRIZ.

Tu ne feras pas la guerre. Tu as des châteaux et des villes, tu resteras chez toi, parmi tes vassaux, qui t'aimeront et qui te respecteront. Ou bien, si l'oisiveté t'ennuie, il n'y a pas que la Castille, tu iras où tu voudras, en Angleterre ou en France ; avec ton nom et ta figure, tu seras bienvenu partout. Mon Jorge, ne te ferme pas la vie. Tu iras en France ; tu me disais l'autre jour que tu avais envie d'y aller. Je suis à tes pieds. Ne crois pas que je t'en veuille de ta rigueur avec moi, je t'en admire. Je suis fière de t'avoir pour fils. Tu mériterais une autre mère.

DON JORGE.

Et, pendant que je serais en France, le roi ouvrirait votre couvent.

DONA BEATRIZ.

Je te promets que je n'en sortirai pas.

DON JORGE.

Il vous en arracherait ! Est-ce qu'il y a des couvents contre le roi? Est-ce que j'ai pu vous empêcher de venir ici? Don Pèdre vous a fait entrer, don Pèdre vous ferait sortir. Et moi, je ne serais plus seulement celui qui ne venge pas son affront, je serais celui qui le laisse durer.

DONA BEATRIZ.

Si je te jure que je ne sortirai pas du couvent?

DON JORGE.

Je ne vous croirai pas.

DONA BEATRIZ

Si je te le prouve?

DON JORGE.

Est-ce que c'est possible? (Tintement de cloches.) Ceci annonce l'arrivée du roi et le commencement des funérailles. Adieu, madame, pour toujours. (Il sort.)

SCÈNE IV

DONA BEATRIZ, seule.

C'est vrai, Jorge ne peut pas s'en rapporter à un couvent contre le roi. Le roi ne m'y laisserait pas, je le crains. Quand même j'aurais le bonheur qu'il m'oubliât tout à fait, est-ce que je répondrais de mon pauvre misérable cœur? Est-ce que je serais sûre, si j'entendais le pas du roi dans la rue, de ne pas y courir? Jorge a raison; avec ses idées, il ne peut pas s'exposer à cela. Il faudrait que l'expiation fût irrévocable. Dès l'enfance, il était grave, il prenait tout au sérieux; je ne me souviens pas de l'avoir vu rire. (Chant des moines.) Il faudrait une cellule d'où je ne pusse jamais sortir; je n'en connais pas. Qui va-t-on enterrer? J'ai la tête perdue. Une cellule d'où l'on ne sorte pas. Il m'en faut une. Où y en a-t-il? Dis-le-moi, toi, fosse qu'il a creusée. (La cloche recommence.) C'est lugubre, les cloches!

LA VOIX DES MOINES.

« *Quare oblitus es mei? et quare contristatus incedo dum* » *affligit me inimicus meus?* »

DONA BEATRIZ.

Les voici. A genoux! (Elle retourne s'agenouiller à la croix.)

SCÈNE X

DONA BEATRIZ. LES MOINES entrent, puis la bière, puis DON JORGE, puis LE ROI ET TOUTE LA COUR, puis DONA FLORINDE.

LES MOINES.

« *Inimici mei dixerunt mala mihi : quando morietur et per-*
» *ibit nomen ejus ?* »

» *Requiem æternam dona ei, Domine, et lux perpetua luceat ei.*

» *Requiescat in pace.* »

LA COUR.

« *Amen.* » (Tous viennent se ranger autour de la fosse.)

DON JORGE, à part.

Elle est partie ! (Apercevant dona Florinde.) Dona Florinde.

DONA FLORINDE.

Votre promesse attend. (On pose le cercueil à terre.)

DON JORGE, au roi.

Seigneur, vous m'avez demandé hier quel était le mort qu'on devait enterrer aujourd'hui ? Vous allez le connaître. Vous verrez que je ne vous ai pas dérangé pour un enterrement vulgaire et que ceci valait une assistance royale. Ouvrez le cercueil. (On ouvre la bière.)

LE ROI.

Vide ! Où donc est le cadavre ?

DON JORGE.

Je vais vous le dire. Seigneur, vous m'avez fait grâce, donc je suis désarmé devant vous, et l'affront est ineffaçable. Mon honneur

est mort. Eh bien! les morts, on les enterre. Ce qui se fait ici, c'est l'enterrement de mon honneur ! Je sais que ce n'est pas l'usage, et qu'on réserve les deuils et les cérémonies pour la mort du corps. Si c'était ma chair qui eût péri, les yeux n'auraient pas assez de larmes et les bouches pas assez de psaumes. Mais la partie supérieure de mon être, la joie, l'espérance, le nom rayonnant, la fierté que j'avais au front comme un panache, qu'est cela pour être pleuré ? Moi, je pense autrement. J'estime mon âme autant que mon corps, et mon honneur était ma vraie vie. Donc, le cloître a été tendu de noir, et les cierges se sont allumés par milliers, et les cloches ont sangloté. Ce spectacle aura été donné une fois d'un homme qui regarde la honte comme la mort, et qui fait des funérailles à son honneur ! — Descendez le cercueil !

DONA BEATRIZ, paraissant.

Attendez!

DON JORGE, à part.

Elle était là ! (haut.) Que voulez-vous ?

DONA BEATRIZ.

Ressusciter notre honneur.

DON JORGE.

Comment ?

DONA BEATRIZ.

En mourant. J'avais toujours du poison. (Elle chancelle.)

DON JORGE.

Dieu !

LE ROI.

Beatriz !

DONA FLORINDE, à part.

Plus d'espoir avec celui-ci !

DONA BEATRIZ.

Pardonnez-moi, don Pèdre. Et toi, voilà une cellule d'où tu ne craindras pas que je sorte ?

LE ROI.

Du secours ! vite ! (Des moines sortent en hâte.)

DONA BEATRIZ.

Inutile. Le poison est sûr.

DON JORGE.

C'est moi qui vous ai tuée !

DONA BEATRIZ.

Oui ! ton honneur est vengé.

DONA FLORINDE, à part.

Par qui le remplacerai-je ?

DONA BEATRIZ.

Le roi ne t'en veut pas de ton idée de funérailles. Tu fais pour l'honneur ce qu'il ferait pour la justice ; au fond, vous vous ressemblez. Ainsi, tu vas quitter la Castille. Le roi t'est sacré. Je te bénis. Tu vois, Jorge, que je ne dis rien au roi qui puisse te déplaire. Je mourrai sans lui dire adieu. Sans lui parler. Sans le regarder. Oh !

LE ROI.

Mais secourez-la donc !

DONA BEATRIZ.

Tout est fini !

DON JORGE.

Ma mère !

DONA BEATRIZ.

Ah ! — J'attendais ce mot pour mourir. Merci. (Elle meurt.)

FIN.

NOUVELLE BIBLIOTHEQUE THÉATRALE

Choix de Pièces nouvelles, format in-12

GEORGE SAND

Maître Favilla, drame, 3 actes . 1 50
Lucie, comédie en un acte . . . . 1 »
Comme il vous plaira, comédie en trois actes et en prose. 1 50
Françoise, comédie en quatre actes 2 »

MADAME ÉMILE DE GIRARDIN

L'Ecole des Journalistes, 5 actes. 1 »
Judith, tragédie en trois actes . . . 1 »

EMILE DE GIRARDIN

La Fille du Millionnaire, 5 actes 2 »

L. LURINE ET R. DESLANDES

L'Amant aux bouquets, com. 1 acte. » 50
Les Femmes peintes par elles-mêmes, comédie en un acte . . . » 50
Le Camp des Révoltées, un acte . » 50

MADAME ROGER DE BEAUVOIR

Le Coin du feu, comédie en un acte. » 50

A. MONNIER ET ED. MARTIN

Madame d'Ormessan, s'il vous plaît? com. en un acte mêlée de couplets. » 50
Le Monsieur en question, comédie en un acte, mêlée de couplets. . . 50

JULES LECOMTE

Le Luxe, comédie en 3 actes. . . . 2 »
Le Collier, comédie en un acte . . » 50

CLAIRVILLE, LURIZE ET SIRAUDIN

La Bourse au village, un acte. . » 50

H. MONNIER ET J. RENOULT

Peintres et Bourgeois, comédie . trois actes et en vers. 1 50

ADRIEN DECOURCELLE

Les Amours forcés, en trois actes 1 »

MÉRY

Maître Wolfram, opéra-comique en un acte, musique de M. Reyer . » 50

LÉON GUILLARD

Le Mariage a l'arquebuse, comédie en un acte. . . . . 1 »

LÉON GUILLARD ET ACHILLE BÉZIER

La Statuette d'un grand homme, comédie en un acte. . . . . 1 »

L. BEAUVALLET ET A. DE JALLAIS

Le Guetteur de nuit, opérette-bouffe en un acte . . . . . » 50

MICHEL DELAPORTE

Toinette et son Carabinier. . . » 50

L. GUILLARD ET A. DESVIGNES.

Le Médecin de l'ame, dr. 5 actes . 1 »

ANGE DE KERANIOU

Noblesse oblige, com. en 5 actes . . 2 »

SIRAUDIN, St-YVES ET V. BERN/

Un bal sur la tête, vaud. un acte. »

LAMBERT THIBOUST ET A. SCHOI

Rosalinde, ou Ne jouez pas avec l'am comédie en un acte. . . . . .

A. DECOURCELLE, H. DE LACRETE

Fais ce que dois, drame, 3 actes.

HECTOR CRÉMIEUX

Le Financier et le Savetier, opérette-bouffe en un acte. . . . . »
Orphée aux enfers, opéra-bouffon en 4 actes et 8 tableaux 1

DECOURCELLE ET L. THIBOUST

Un tyran domestique, vaud. un acte 1

LAURENCIN ET LURIZE

Obliger est si doux!... comédie mêlée de couplets en un acte. . . .

ARNOULD FREMY

La Réclame, comédie en cinq actes.

LURIZE ET HERMANT

Le Secret de ma Femme, vaud. 1 acte

LABICHE ET DELACOUR

En avant les Chinois, revue de 1858

LABICHE ET LEFRANC

L'avocat d'un Grec, com. un acte...

CHOLER, LAPOINTE ET COLLIO

Les deux Maniaques, com.-vaud....

H. CHIVOT ET A. DURU

Bloqué!... vaudeville en un acte...
Les splendeurs de Fil d'Acier, pièce en 3 actes et un prologue. ..

E. LABICHE ET ED. MARTIN

L'Amour, un fort volume, prix : 3,50 parodie mêlée de couplets en un acte

RAYMOND DESLANDES ET E. MOR

Un truc de mari, vaud. un acte....

MARC MICHEL ET SIRAUDIN

Les suites d'un bal manqué, folie-vaudeville en un acte. ...,..... ...

AMÉDÉE ACHARD

Le Jeu de Sylvia, com. un acte ....

AUGUSTE VACQUERIE

Souvent Homme varie, com. 2 act.

MARIO UCHARD

La seconde Jeunesse, com. 4 actes.

SIRAUDIN ET AD. CHOLER

Amoureux de la Bourgeoise, vaud. en un acte.....

A. BOURDOIS ET A. LAPOINTE

Les Dames de Cœur-Volant, opéra-bouffe en un acte.....

RENÉ DE ROYRO

Un Soufflet anonyme, com. 1 acte.

LE COMTE SOLLOHUB

Une preuve d'Amitié, com. 3 actes.

Paris. — IMP. DE LA LIBRAIRIE NOUVELLE. — A. Bourdillat, 15, rue Breda.

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

PQ 2458 V3F85
Vacquerie, Auguste
Les funérailles de l'honneur